

**Solitude**

***Adam Bittleston***

*« Christ est le très grand médiateur. Et il ne l'est pas seulement entre les gens, mais aussi entre différents éléments de notre être propre. Nous ne sommes pas seulement ce qu'ont fait de nous des facteurs terrestres, notre hérédité, et notre milieu, mais aussi l'individualité spirituelle unique qui est venue d'autres mondes et d'autres vies, comme nous avons tenté de le voir. C'est particulièrement autour de la vingtaine qu'il peut y avoir des tensions terribles en nous, entre des éléments éternels et quotidiens, menant parfois à des dépressions dangereuses. Et d'une manière plutôt particulière Christ cherche à réconcilier ces éléments dans notre être, de manière que ces deux types d'éléments s'acceptent mutuellement. Nous avons à accepter, par exemple, que nous sommes à la fois des hommes d'affaires bien élevés, appartenant à une culture spécifique **et** des esprits créatifs, appartenant à l'univers. » **Adam Bittleston.***

**1.**

**Les commencements de la solitude**

Quelqu'un en grande souffrance cherche rarement à lire un livre sur la souffrance. C'est la délivrance de cette détresse qu'il souhaite et, si possible, la disparition des causes qui l'ont engendrée. Qui est plongé en profonde solitude ne souhaite pas discuter de ce qu'est la solitude, mais a besoin d'une compagnie adaptée. Néanmoins, ce livre peut avoir son utilité. Il pourra contribuer, pour ceux qui ne se sentent pas seuls, à mieux percevoir et comprendre la solitude chez les autres et particulièrement de voir combien profondes et complexes sont ses racines —

de telle sorte qu'ils soient éventuellement moins enclins à ressentir un léger mépris envers le solitaire et deviennent capables de mieux l'aider. Car les êtres humains sont facilement narquois face à d'autres êtres qui sont perturbés. Ceci se remarque notamment dans le cas de maladies mentales ; les termes les plus anciens pour les désigner sont tous utilisés dans un sens profondément péjoratif et même ceux qui souffrent de ces maux sont tentés de se mépriser eux-mêmes. Et il en est ainsi, bien que d'une manière moins évidente, avec la solitude. Lorsque nous entendons parler de la solitude de quelqu'un d'autre, nous sommes presque naturellement portés à penser que cette personne est d'une certaine façon, à blâmer. Et, nous ne reconnaissons pas volontiers que nous sommes nous-mêmes assaillis par la solitude.

Néanmoins, il semble y avoir un nombre surprenant de gens qui vivent seuls et avouent, lorsqu'ils sont approchés par des personnes qui les écoutent avec sympathie, qu'ils se sentent solitaires, et même désespérément seuls. Ce n'est pas le genre d'expérience que l'on peut mesurer ; mais les gens – et ils sont relativement peu nombreux - qui ont fait des recherches dans ce domaine en sont arrivés à des résultats remarquables. Il semblerait, par exemple, que parmi ceux qui vivent seuls, les incidences les plus élevées de la solitude sont vécues

aux environs de la quarantaine, et non, comme on s'y attendrait, aux environs de la soixantaine ou plus. Des gens qui souffrent de la solitude, il en existe dans les campagnes comme dans les villes ; et cette situation a des effets mesurables sur la santé physique, en particulier sur les maladies de cœur. Il semble largement admis que la souffrance due à la solitude s'accroît dans notre société et qu'on est loin de faire suffisamment face à cet accroissement, en dépit des efforts réalisés souvent par des groupes de jeunes gens dévoués.

Il n'y a pas seulement ceux qui vivent seuls qui sont solitaires. Presque tout le monde, à une époque ou une autre de sa vie ou à un certain niveau de son existence, souffre de ce mal. Certaines personnes qui semblent très actives, entourées d'une famille animée et amicale, peuvent ressentir que les contacts qu'ils établissent ne suffisent plus à satisfaire certains de leurs besoins de communication. La romancière, Georgette Heyer, avait un mari très dévoué qui s'intéressait beaucoup à son travail, un fils et une belle-fille adorés, des milliers de lecteurs enthousiastes qui appréciaient ses comédies romantiques mais pleines de finesses, et pourtant son biographe dit que dans les dernières années de sa vie, elle souffrit de solitude.

Pourquoi en fut-il ainsi ? Je pense que c'était parce que dans son domaine particulier elle était une artiste véritable. Les gens aiment qu'on les divertisse mais réalisent rarement combien l'art du divertissement est difficile. Dans une tragédie, les acteurs sont parties prenantes du spectacle, mais une véritable comédie sollicite encore beaucoup plus leurs capacités. Nombreux sont les lecteurs de Georgette Heyer qui appréciaient les aspects romantiques de son œuvre, son souci scrupuleux du détail historique, particulièrement dans le langage. Mais il semble que très peu l'appréciaient en tant qu'artiste - pas même elle. C'est ainsi qu'elle s'exprima souvent avec dédain à propos de ses propres œuvres à l'exemple d'autres très grands artistes. Elle avait surtout besoin d'un contact affectueux avec d'autres artistes et de leur parler.

Il n'y a pas si longtemps mourut un homme qui accomplit un travail merveilleux comme médecin. Il était entouré d'affection tant de la part de ses patients que de ceux qui travaillaient avec lui. Son travail était considéré par beaucoup comme remarquable ; mais il proclama que certaines méthodes de soin largement utilisées aujourd'hui étaient à la fois néfastes à long terme et moralement injustes. Il essaya de convaincre autant de médecins qu'il pu de ses opinions et ce fut presque toujours un échec. À ce niveau très important de son existence,

les dernières années de sa vie furent solitaires et malheureuses.

Il faut du courage pour regarder en arrière dans le passé de sa vie et un effort constant de connaissance de soi pour voir comment différentes atmosphères de solitude se sont développées. Mais cela en vaut la peine, non seulement pour les effets que cela peut produire sur soi-même, mais aussi comme une aide pour véritablement comprendre les autres. Les commencements de toute solitude se trouvent hors de portée de nos plus anciens souvenirs ; il s'agit du moment de la naissance, lorsque nous fûmes séparés de l'enveloppe du corps maternel et, sans doute, des battements de son cœur. D'un coup, la première tentative de communication va s'exprimer par des cris d'insatisfaction et par l'intention d'écouter des voix ; et l'échec de la communication naîtra lui aussi au même moment.

Dans ce livre, nous suivrons le point de vue qui consiste à penser que les événements de la grossesse et de la naissance ne sont pas un début absolu mais la continuation d'une longue histoire qui nous conduit, en arrière dans le monde de l'Esprit et vers des vies précédentes vécues sur Terre. Il ne s'agit pas ici d'élucubrations arbitraires ; c'était le point de vue général d'une grande part de l'humanité jusqu'à une



période relativement récente. Ce point de vue fut d'ailleurs confirmé en notre siècle par les recherches spirituelles précises et détaillées, accomplies en pleine conscience par Rudolf Steiner ; la plupart des gens qui sont préparés à être attentifs à cette conception de la nature de l'homme en examinant sans préjugés les événements et les expériences de leur propre vie ou de celles d'autres personnes, trouveront, je le crois, qu'elle projette un éclairage puissant sur celles-ci.

Le monde spirituel, d'où descendirent nos âmes sur la Terre, était très riche en communication. Dans ce monde, nous écoutions non pas de l'extérieur mais intérieurement, comme si nous séjournions parmi les êtres que la plus ancienne tradition chrétienne désigne comme étant la Hiérarchie des Anges.

Pour nous aider à communiquer sur Terre nous devons utiliser nos sens physiques, et surtout, l'ouïe et la vue. Et dans un premier temps nous interprétons ce que nous entendons et voyons, de manière très imparfaite. D'une certaine façon cela peut même rester vrai durant toute la vie. Les hommes diffèrent par les langages qu'ils utilisent et par la manière de les mettre en œuvre. Ils sont même très différents dans leurs gestes et dans l'expression de leur visage. Les enfants imitent ces

paroles et ces expressions ; très jeunes déjà, ils commencent à rejeter ce qu'on leur dit et à poser des questions. Souvent, les causes de leurs attitudes de contradiction ne sont pas comprises et l'on ne répond pas à leurs questions. (Je peux me souvenir d'avoir été grondé étant petit pour « avoir rétorqué ». Mais comment, me demandai-je alors, pourrait-on répondre sans rétorquer ?)

À partir de tels échecs dans la communication, le sens de l'individualité peut en fait se développer. C'est « moi » qui n'ai pas été bien compris ; c'est « moi » qui veut savoir et à qui on ne répond pas. Les adultes sont soit très stupides ou très mal informés à propos de choses comme par exemple : pourquoi l'herbe est verte, pourquoi les jours s'allongent. Aucune question posée par un enfant n'est vide de sens ; généralement elle recouvre certains aspects des différences entre le monde spirituel et le monde terrestre. Parfois, la mère, ou quelqu'un d'autre, peut apporter une réponse profondément satisfaisante. Mais en général, dans le for intérieur de l'enfant vit le sentiment d'être venu d'un autre royaume et il est probable qu'il renoncera un jour ou l'autre à poser de telles questions et cela durant de longues années jusqu'à ce qu'il rencontre le bon éducateur. Entre-temps, il devra vivre en grande solitude.

Un sentiment d'étrangeté peut aussi se développer, non seulement parce que l'âme de l'enfant est différente de celles de sa famille et de ses proches, mais parce qu'on découvre chez lui quelque chose d'inhabituel dans son corps. Souvent un regard implacable peut cerner de petits détails anatomiques qui n'ont pas à être considérés comme choquants en eux-mêmes, mais peuvent susciter le ridicule simplement parce qu'ils sont le signe d'une différence, par exemple, avoir des yeux de couleurs différentes. À propos de faits comme ceux-ci, il se peut qu'aucune communication satisfaisante ne s'avère possible.

En pénétrant dans le monde physique, nous nous sommes revêtus de sens terrestres. Ceux-ci nous parlent du vaste monde qui nous entoure et du petit monde que nous semblons être — bien que celui-ci soit lui aussi vraiment sans limites. Il ne s'agit pas seulement des sens familiers du toucher, de l'odorat, du goût, de la vue et de l'ouïe, mais aussi de sens qui révèlent des états intérieurs à notre corps ou de subtiles qualités en rapport avec ce qui est dit et pensé dans notre environnement. Rudolf Steiner a montré que ces sens forment comme un grand cercle de douze qualités sensorielles ayant chacune des ressemblances, mais différent aussi de celles de leurs voisines immédiates.

L'état et le bon développement de nos sens a vraiment beaucoup à faire avec l'expérience de la solitude et nous commencerons par une étude détaillée des circonstances qui la provoquent, ainsi que des moyens qui peuvent contribuer à sa guérison. Ce n'est qu'après cela que nous pourrons considérer les relations à l'intérieur des familles et leurs effets sur notre capacité ultérieure à communiquer avec les êtres humains en général. Mais les hommes n'ont pas seulement besoin de contact avec les êtres humains; le subtil développement des sens nous rendra capables d'approcher un royaume que la plupart des adultes prennent peu en considération à notre époque et dont les habitants aimeraient beaucoup établir des rapports avec nous : le royaume des êtres élémentaires. À travers l'étude de la famille, nous serons conduits à considérer une autre grande confrérie avec laquelle nous avons largement rompu toute forme de communication : la multitude des êtres humains qui ont traversé la mort. Et finalement, nous pourrons essayer d'observer la façon dont tous ces êtres sur Terre et dans les Cieux se sont développés par le passé, se développent à l'heure actuelle et se développeront ensuite dans le futur, avec l'expérience humaine de la solitude comme étape nécessaire dans ce voyage.



**2.**

**L'anneau des sens**

Durant les premières années de l'enfance, l'utilisation des sens évolue rapidement. Et un grand nombre de tentatives de communication entre l'adulte et l'enfant sont en rapport avec cette évolution. Il est très important pour l'enfant de découvrir comment les adultes répondent à ce merveilleux monde qu'il vient partager avec eux. Néanmoins, ses propres expériences sont souvent en opposition avec celles que fait l'adulte. Les tout petits, par exemple, adorent jouer avec de la boue ; les adultes, par contre, nettement moins. De nombreux problèmes de ce genre vont à la rencontre du tout petit. Ils sont compensés par le partage de nombreuses joies comme lorsqu'un adulte peut danser avec un enfant. Et les joyeux processus de l'apprentissage des noms des choses aident adultes et enfants à partager en communiquant, plaisirs et dégoûts.

Toutefois, depuis les tous premiers débuts de l'enfance, des différences individuelles dans l'utilisation des sens révèlent leurs effets. L'enfant peut avoir un organe des sens endommagé ou exceptionnellement délicat. Dans un cas comme dans l'autre, cela conduit très souvent à la

solitude. Les gens s'irritent mutuellement par leurs réactions différentes à ce qu'ils voient, entendent ou sentent — ou ne perçoivent rien du tout. Et ces irritations sont palpables. Si nous voulons nous entraîner à comprendre et à aimer d'autres gens avec qui nous avons à faire, il peut être bon de nous questionner au sujet de la qualité de leurs perceptions sensorielles et des réponses qu'elles entraînent chez eux. Certaines personnes apportent aussi dans leur perception du monde plus de choses de leur vie d'avant la naissance que d'autres. Elles peuvent être profondément émues, bien qu'incapables de l'expliquer, par la merveilleuse différence qui existe entre la façon dont apparaissait une chose depuis le monde spirituel et son apparence actuelle sur Terre. (Un exemple frappant nous est donné par le journal d'enfance tenu par Opal Whiteley qui, élevée par des parents adoptifs peu compréhensifs, écrit en sa solitude à propos de « la chanson étoilée de la pomme de terre » !)

Tous nos sens sont sous la dépendance de notre corps et nous renvoient des faits et des événements du monde physique, bien que certains d'entre eux semblent plus proches de réalités spirituelles que d'autres. En de nombreuses occasions, Rudolf Steiner, parla ou écrivit au sujet des douze sens dans l'ordre suivant :



Toucher

Vie

Mouvement

Equilibre

Odorat

Goût

Vue

Chaleur

Ouïe

Parole

Pensée

« Je »

Certains de ces sens nécessiteront pas mal d'explications lorsque nous en viendrons à parler d'eux. Nous pouvons considérer cette séquence comme une ascension — mais aussi comme un cercle se refermant avec le sens du toucher comme voisin immédiat du sens du « Je » d'une autre personne. Et afin de mettre en rapport les sens avec l'expérience de la solitude, nous pouvons commencer par le sens de la vie et terminer par le sens du toucher.

## ***Du sens de la vie au sens de la chaleur***

Au travers du sens de la vie, nous prenons sans cesse conscience du bien être et du dynamisme de notre corps, ou, au contraire, de sa fatigue ou de son besoin de repos. Le sens de la vie tend à devenir perceptible lorsqu'on se dirige vers les extrêmes ; beaucoup de gens tout au long de leur existence ressentent soit un surplus d'énergie soit son manque douloureux. Certaines personnes sont tellement convaincues et satisfaites de leur propre santé qu'elles sont enclines à mépriser quiconque se sent fatigué ou malade autour d'elles. D'autres, durant de longues périodes de leur existence, se sentent à peine bien et leur sens de la vie leur signale constamment un corps fragile et faible. De telles différences contribuent immédiatement à faire naître un sentiment de solitude — en général chez celui qui se sent fatigué, alors que tout le monde autour de lui semble abonder de forces. Lors d'une souffrance ou d'une grave maladie, l'âme peut se sentir profondément isolée, comme emprisonnée dans son corps. Et il se peut alors que personne dans l'entourage n'ait le sentiment assez vif de ce que cela signifie, excepté ceux qui souffrent de la même affliction au même moment, comme c'est parfois le cas dans une salle d'hôpital. Entre ces personnes peut se développer un sentiment de compagnonnage qui les soulage tel

que celui qu'on rencontrait dans les groupes de lépreux errant dans de nombreuses régions au Moyen Âge et bien avant encore.

Il existe des différences plus délicates encore dans les expériences que nous procure le sens de la vie du fait que nous habitons des corps différents. Ce n'est pas du tout la même chose que de vivre dans un corps grand et mince ou dans un corps petit et pesant. L'harmonie et la dysharmonie des proportions ne sont pas uniquement observées de l'extérieur, par ceux qui nous voient, mais aussi de l'intérieur par notre propre sens de la vie. Nous pouvons essayer de devenir conscients non seulement de ce que ce sens nous exprime de temps à autre, mais aussi au travers d'expériences, à long terme et à court terme, de l'état de celui des autres. Certaines personnes qui sont très corpulentes, par exemple, peuvent très bien s'habituer à leur condition alors que la plainte persistante qui émane de leur sens de la vie se mue parfois en une protestation furieuse lorsqu'ils gravissent une colline par un jour de grande chaleur. Tout au long de la vie, il peut être important de pouvoir communiquer avec d'autres à propos de telles choses, peut-être même uniquement avec ses proches.

Les sens du mouvement et de l'équilibre sont en relation intime et peuvent être envisagés ensemble. À nouveau, nous pouvons nous ressentir comme des participants joyeux à une communauté, lorsque nos mouvements, et la conscience que nous en avons, sont vraiment très proches de ceux qui nous entourent. Un jeune enfant peut se sentir seul s'il remarque que d'autres enfants peuvent marcher et courir alors que chez lui, ces mêmes mouvements ne sont pas encore parvenus à leur plein développement. Plus tard dans la vie, un être humain qui marche ou se déplace de façon mal assurée, avec maladresse, ou pour qui certains mouvements sont impossibles, pourra se voir accablé d'une violente solitude. L'enfant qui marche au sommet d'un mur ou qui apprend à rouler à bicyclette, peut ressentir une grande joie dans son sens de l'équilibre ; lorsque celui-ci est perturbé, même durant un bref instant, c'est comme si quelque chose au centre de sa dignité humaine était menacé. Être capable de dévaler le versant herbeux d'une colline ou patiner en groupe, peut être source d'une satisfaction rayonnante.

Avec les sens de l'odorat, du goût et de la vue, nous franchissons le seuil de notre propre organisme corporel et pénétrons dans les qualités du monde extérieur. Nous ne devons pas nous

laisser troubler par le fait que des philosophes ou d'autres érudits ont souvent regardé les sensations de goût, d'odorat ou de couleur, comme purement subjectives. En réalité, il n'y a rien dans nos expériences qui soit totalement subjectif ou objectif ; partout le monde et l'être humain se rencontrent et apportent leurs contributions réciproques. En général, les expériences de plaisir ou de répulsion au travers des sens de l'odorat et du goût sont intensément partagées, spécialement par les enfants. Une grande salle à manger, où de nombreux enfants sont en train de manger, peut devenir complètement silencieuse pendant un moment sous l'effet des délices que procure un excellent gâteau. En vieillissant, nos expériences des différences dans les goûts pourront devenir particulières bien que n'envahissant pas l'entièreté de notre organisme de la même manière qu'auparavant. Le plaisir du bébé pour le lait de sa mère — ou son insatisfaction si quelque chose lui déplaît dans ce lait — le submerge totalement. Plus tard, la rencontre avec un goût étranger — comme celui d'une olive ou d'un fromage — pourra devenir un véritable désastre capable de le saisir des pieds à la tête sans qu'il n'y puisse rien changer.

Mais tant les enfants que les adultes, s'ils possèdent des sensations naturelles inaltérées,

pourront trouver lors d'un bon repas, au travers de la variété des goûts et des arômes, quelque chose qui évoque la bonté d'une douce mère ; en fait la bonté de la Terre Mère elle-même. Ceci n'est pas seulement une expression poétique : il existe de fait une telle Mère, et une appréciation subtile du monde de la nature nous guide vers elle. Le monde riche des goûts et des odeurs contient partout les traces des êtres élémentaires dont les représentants bénéfiques sont ses serviteurs consciencieux et fidèles. Même aujourd'hui, ces êtres sont souvent perçus par les enfants, et leur présence, leurs activités, ressenties par les adultes. Nos réponses émotionnelles aux impressions des sens sont souvent influencées par les relations des êtres élémentaires vis-à-vis de processus se déroulant autour de nous, soit naturellement, soit résultant de la technologie humaine. Considérons, par exemple, des processus assez simples et familiers ; il est probable que presque tout le monde est stimulé par l'odeur du pain nouvellement cuit, ou rebuté par l'odeur des céréales ou du caoutchouc brûlé. Dans des régions où des entreprises déchargent leurs déchets ou émettent des effluves malodorantes durant les heures de la nuit, la plupart des habitants dorment les fenêtres fermées. Mais s'il arrivait que l'un d'entre eux veuille respirer de l'air frais à trois ou

quatre heure du matin, il n'aurait de la part de l'atmosphère qu'une réponse hostile, c'est un fait. Et ceci pourrait mener des gens sensibles, au désespoir, comme s'ils étaient en lutte avec un adversaire beaucoup trop fort pour eux.

Certains de ces êtres élémentaires, qui sont au service de la grande Mère, peuvent être perçus sous la forme de quatre catégories : les gnomes, les ondines, les sylphes et les esprits du feu. Ils œuvrent au sein des « éléments » — ou états de la matière — l'air, l'eau, la terre et la chaleur, et dans leurs interactions mutuelles. De nombreuses saveurs et arômes attestent du travail des ondines et des sylphes, dans la plante par exemple, dans l'extraordinaire chimisme de la feuille et de la fleur, et leur travail se prolonge même jusque dans l'univers de la couleur.

Mais la description peut-être la plus détaillée et la plus convaincante des êtres élémentaires rédigée ces dernières années fut celle qu'en fit une femme qui ne vit jamais de couleurs à l'aide de ses yeux : Ursula Burkhard. Son livre , « *Karlik* », est très instructif tant du point de vue de la solitude que de la camaraderie.

Ursula Burkhard naquit aveugle et le resta totalement durant toute son existence. Ses plus anciens souvenirs d'enfance ne concernent pas

seulement les êtres humains mais aussi les êtres élémentaires, qui lui apportèrent beaucoup de bonheur. Dès qu'elle fut capable de parler, elle charma les adultes qui l'écoutaient, au point qu'ils étaient convaincus qu'elle possédait un remarquable pouvoir d'imagination. Mais lorsqu'elle grandit, ils durent se rendre à l'évidence qu'elle était absolument convaincue de la réalité de cet autre monde. On essaya alors de la persuader que tout cela n'était qu'illusion ; on lui assura qu'il n'y avait rien dans la Bible qui parlât de tels êtres et que c'était donc un péché que de croire en eux. Il fut très dur pour elle d'accepter - alors que les adultes lui demandaient de croire en tant de choses - que ce qu'elle vivait de *sa propre* « expérience », ce qu'elle expérimentait elle-même, et eux absolument pas, que tout cela n'était qu'insensé ou sornettes. Sous la contrainte de ces pressions continuelles, elle détourna son attention des êtres élémentaires jusqu'au moment où elle se détourna aussi du point de vue religieux de ses aînés. Alors elle put à nouveau ouvrir ses sens spirituels à cet univers riche, vivant et industriel des êtres élémentaires, qui désiraient lui enseigner tant de choses. Elle en vint à comprendre leurs rapports avec les pierres, les plantes, les animaux et les hommes ; leurs relations entièrement différentes avec des choses



qui semblent figées et définies dans les esprits humains, par exemple les nombres et les mesures. Les élémentaires ne possèdent ni dimensions ni positions mesurables. Dans « *Karlik* », Ursula Burkhard éprouve des difficultés à expliquer combien les perceptions qui émanent de leurs mondes sont différentes de nos impressions sensorielles et physiques habituelles. Elle eut recours pour sa description de ces différences, à l'aide apportée par les concepts de Rudolf Steiner, « d'Imagination », « d'Inspiration » et « d'Intuition ».

Ce qu'elle décrit est entièrement basé sur sa propre expérience. La solitude naturelle d'un esprit surdoué, animé d'une telle indépendance chez cette personne aveugle de naissance, reçut finalement, semblerait-il, quelque réconfort dans la rencontre avec d'autres êtres humains qui reconnaissaient au moins en principe, l'existence des êtres élémentaires — bien qu'une telle croyance, si elle ne reste que théorique, n'empêche pas d'infliger de graves préjudices aux élémentaires, par des paroles, des pensées, des actes. Malgré cela, la grande majorité des êtres élémentaires nourrissent de grands espoirs concernant la naissance d'une fraternité future avec l'humanité. Et les êtres humains peuvent être amenés à ressentir leurs propres heures de

solitude comme un cadeau de la destinée, les enjoignant à approfondir leur conscience de ces compagnons infiniment merveilleux et potentiellement salutaires.

Pour une personne dotée du sens normal de la vue, il peut être utile, sur le chemin qui conduit vers la conscience des êtres élémentaires, de réaliser que des impressions de couleur ne devraient pas être considérées comme *isolées*, comme les saveurs et les odeurs peuvent l'être (bien que les odeurs façonnées par l'homme soient souvent le fait d'un mélange d'un grand nombre d'ingrédients). Ce que nous percevons comme couleurs et tendons à attribuer à un objet particulier — disons une boîte aux lettres rouge ou un tapis bleu — est réellement le résultat d'un jeu complexe d'interactions entre une ou plusieurs sources de lumière, entre une surface et toutes celles autour d'elles, dont il reçoit la lumière réfléchi, et même celui qui regarde. Le vert d'une feuille, par exemple, est différent à midi ou au matin, ou sous la lumière du soir, ou sous un ciel clair ou nuageux, dans un jardin, un parc, une rue. De telles différences peuvent sembler peu importantes et nous parlons sans ménagements d'une rose blanche bien que nous n'ayons jamais vu une telle chose. Il importe beaucoup pour l'âme humaine de voir les couleurs comme s'influençant

les unes les autres, comme des êtres humains engagés dans une conversation sérieuse. La grande Mère n'oublie jamais qu'elle a beaucoup d'enfants et les considère tous avec sagesse, les aidant à développer de bonnes relations entre eux.

Bien que le sens de la vue soit une chose très subtile, il contribue plus que tout autre sens à éveiller en nous le sentiment très fort qu'en tant qu'êtres humains nous partageons un monde commun. Ainsi, l'apparition de la cécité peut-elle faire naître de très grands traumatismes. Un homme a décrit comment il devint soudainement aveugle au beau milieu de la cohue d'une gare londonienne et demanda de l'aide aux gens qui passaient l'un après l'autre devant lui. Tous s'éloignèrent simplement de lui et ne revinrent jamais sur leurs pas. Sa cécité s'avéra incurable et son chagrin s'emplit d'amertume suite à cette expérience de rejet et d'indifférence. Il est pourtant souvent surprenant de voir combien les personnes aveugles compensent la perte de la vue. Un exemple connu de beaucoup d'entre nous est celui de Jacques Lusseyran dont la cécité fut provoquée par un accident dans un local scolaire alors qu'il était petit garçon, et qui se forgea progressivement de nouveaux modes de relations personnelles à l'aide d'une autre forme de vision

qui s'éveilla en lui et qui, celle-là, n'était pas dépendante des yeux physiques.

Dans les mois qui suivirent son accident il réalisa qu'il pouvait maintenant voir couleurs et mouvements lui révéler énormément de choses concernant les gens de son entourage, ainsi que d'autres êtres vivants — par exemple, des arbres sur le bord d'une route. Il vit ce qui est parfois appelé « aura ». Ce pouvoir de vision déclinait lorsqu'il était irrité ou angoissé. Mais il devint si précis et rigoureux que lorsqu'il devint membre de la Résistance française, durant la Seconde Guerre mondiale, on lui demanda d'évaluer le caractère de nombreuses personnes qui souhaitaient se joindre à la résistance, en mettant à profit cette faculté qui lui était spécifique. Pouvait-on faire confiance au nouveau candidat ? Beaucoup de vies humaines pouvaient dépendre de sa réponse. Pendant longtemps tout se passa bien ; mais un jour il fut dans l'incertitude et laissa au candidat le bénéfice du doute. Il s'avéra qu'il s'était trompé sur cet homme et suite à cette erreur, il fut arrêté et déporté dans un camp de concentration avec bon nombre de ses compagnons. Il survécut cependant, et pu consacrer sa vie au travail avec des aveugles dans de nombreux pays, encourageant les employeurs à découvrir tout ce que les « non voyants » étaient capables de faire.

Il n'y a pas beaucoup d'aveugles à l'heure actuelle qui peuvent développer cette vision intérieure jusqu'au point où Lusseyran l'a développée. Mais tous, qu'ils soient aveugles de naissance ou qu'ils en souffrent par la suite, peuvent devenir plus conscients de cette lumière intérieure et du fait que celle-ci peut être développée.

Lusseyran, ainsi que d'autres aveugles, découvrit qu'il pouvait renforcer son sentiment d'appartenance à un monde physique communautaire en utilisant ses autres sens avec une ampleur exceptionnelle, par exemple le sens du toucher.

Un des moyens dont les aveugles sont privés est leur capacité de voir les couleurs de la peau et des cheveux, des yeux et des vêtements d'autres personnes. Les vêtements des gens sont des signes importants de communication non verbale, et quelquefois même un appel au secours. Une femme peut se mettre à porter des vêtements usagés de couleur grise ou brune, pour signaler qu'elle ne se sent plus valorisée dans ce monde et qu'elle a totalement renoncé à communiquer ce qui est important à ses yeux. Quelqu'un peut se sentir intérieurement stimulé, ou au contraire frustré, à l'idée de devoir porter un uniforme. On

peut se sentir entravé de mille manières dans son choix de porter les vêtements dans lesquels il ou elle se sentirait manifestement heureux ou heureuse, à cause des circonstances, comme lorsqu'on hérite d'habits de frères ou de sœurs plus âgés ou d'autres membres de la famille, ou encore à cause de la pauvreté. (Elisabeth Kübler Ross, étant enfant, fut obligée de porter des habits identiques à ceux de sa sœur jumelle dont elle se sentait très différente, accroissant ainsi la difficulté, pour les autres membres de la famille et les amis, de les distinguer l'une de l'autre.) Il peut arriver aussi qu'une personne soit dans une certaine mesure, aveugle aux couleurs ou n'ait qu'un sens très faible pour leur assortiment et pour l'expression de leur caractère.

D'un autre côté, le sens de la vue peut s'intensifier à un point tel que cela en devienne même perturbant. La santé d'un malade dans un hôpital peut s'aggraver sous l'influence de la couleur de sa chambre. Un exemple remarquable, et en vérité unique, peut être trouvé dans la vie de Kaspar Hauser, l'enfant qui fut découvert vêtu pauvrement et à peine capable de marcher et de parler dans une rue de la ville de Nuremberg (Allemagne) en 1828, âgé d'environ seize ans. Son origine ne fut jamais entièrement éclaircie mais un grand nombre de recherches réalisées ces cent

cinquante dernières années indiquent qu'il aurait été le fils du Grand Duc de Bade et de sa femme Stéphanie, fille adoptive de Napoléon [en fait, connue dès 1832, cette vérité vient d'être définitivement « prouvée » par l'analyse de l'ADN mitochondrial, et il s'agit bien désormais sans conteste possible de l'héritier de la famille de Bade, *ndt*]. Il apparaît que peu de temps après sa naissance, un enfant mourant lui fut substitué sans que sa mère ne s'en aperçoive et qu'il fut ensuite enfermé au secret pendant à peu près quatorze années, dans la semi-obscure d'un cachot, nourrit uniquement au pain et à l'eau, et sans contact avec d'autres êtres humains jusqu'au moment de sa libération. Personne ne connaît avec certitude ses ravisseurs et leurs motifs [sauf la dimension qui concerne le « crime dynastique » proprement dit, *ndt*]. Mais l'histoire de cet emprisonnement est confirmée pour l'essentiel par les rapports anatomiques détaillés effectués par un médecin, alors qu'il était sous la garde de la police de Nuremberg.

Kaspar Hauser a donc souffert d'une incroyable privation de vie sensorielle durant toute son enfance et une partie de sa jeunesse. Les effets de cette privation se manifestèrent de différentes façons. Il pouvait voir les couleurs d'objets indiscernables pour d'autres, placés à grande

distance et de nuit. Mais au tout début de sa libération, la vue d'un paysage en pleine lumière lui était extrêmement douloureuse et même horriblement criarde en vérité. Lorsqu'il commença à distinguer et à désigner les couleurs, il disait que la verdure des arbres lui semblait laide. L'odeur de l'alcool, même de loin, le rendait véritablement très malade. D'un autre côté, il était fort impressionné par la couleur des vêtements que les gens portaient et tout particulièrement par les uniformes militaires. Sa mémoire était extraordinaire ; très vite, dès qu'il fut connu de tous à Nuremberg, quatre-vingt à quatre-vingt-dix personnes venaient chaque jour lui rendre visite. Il pouvait se souvenir du nom, des habits, de la position sociale de chacune.

Lorsqu'il fut relâché par la police, un groupe d'hommes distingués et cultivés le prirent en charge et firent connaître son cas non seulement à Nuremberg mais à travers toute l'Europe. Ce garçon, dont l'isolement avait été total, devint dès lors un objet d'amour et de préoccupation pour des milliers de gens de toutes classes sociales. Des membres des familles royales de l'époque, de l'aristocratie, des artisans et des gens parmi les plus humbles, voulaient qu'il soit aidé et protégé. C'était un être inclassable, baignant dans une sorte d'innocence paradisiaque. Après cinq ans et demi,



il fut poignardé mortellement et mourut dans une atmosphère de pardon total envers ses ennemis inconnus, disant que personne ne lui avait causé de mal.

Kaspar Hauser éprouvait un attachement profond envers les animaux et tout particulièrement les chevaux ; et bien que nos rapports avec les animaux dépendent pour une bonne part de notre sens de la vue, les aveugles ou ceux qui le sont presque peuvent trouver bien du réconfort dans l'amitié qui peut naître de leurs rapports avec les animaux. Partout où se développe un attachement entre un homme et un animal — non seulement les animaux familiers mais aussi chez les fermiers qui connaissent leurs brebis ou leurs vaches par leurs noms — un autre être est présent qui appartient à l'ordre des Esprits du Feu ou « salamandres ».

Il existe des êtres possédant une très forte volonté constructive ; ils sont présents en l'occurrence partout où s'accomplit un processus de maturation au sein des plantes nutritives. Pour bénéficier de leur aide, nous n'avons nullement besoin d'adopter un animal de compagnie ; nous pouvons demander leur aide de façon très simple lorsque nous éprouvons des difficultés à nous lever, à quitter la position couchée ou assise, et

leur appui nous parviendra probablement. Ils sont particulièrement en rapport avec notre vie de veille et nous apportent de bonnes idées, alors que les ondines se plaisent à se faufiler dans la trame de nos rêves. Il est bon de rechercher la compagnie de tels êtres, en particulier dans la période de l'année qui va de Pâques au milieu de l'été, lorsqu'une douce chaleur vient favoriser l'éclosion des fleurs.

C'est ici qu'entre en jeu un proche voisin du sens de la vue, le sens de la chaleur et du froid. Celui-ci est rarement perturbé, même durant une forte fièvre ou un état d'hypothermie ; ses organes sont répartis sur l'ensemble de la peau. Ce sens établit une comparaison entre la température de l'être humain et la température qui l'entoure. Si un objet est de quelques degrés sous la température moyenne de la peau, nous ressentons du froid ; s'il s'agit de quelques degrés au-dessus, nous ressentirons de la chaleur. La température de la peau est légèrement inférieure à la température de base du corps, qui est approximativement identique chez tous les êtres humains du monde entier. Nous sommes doués d'une régulation étonnante, bien qu'exposés à de vastes différences de températures sous diverses conditions climatiques. Il semble aussi que les êtres humains soient plutôt plus sensibles au froid que ne le sont

les animaux, quoique beaucoup d'animaux se trouvent très heureux de ressentir leur chaleur propre ou celle de leur environnement.

Mais c'est ici que nous rencontrons le préjugé tenace qui consiste à penser que seul est réel ce qui est mesurable. De même qu'on pense facilement que les couleurs consistent essentiellement en des différences de longueur d'ondes de la lumière, on considère aussi que la chaleur et le froid sont simplement des différences indiquées par le thermomètre. Mais la chaleur, comme tout le reste, est une manifestation de l'être, de l'âme. Elle possède des différenciations qualitatives autant que quantitatives. La lumière d'un écran de télévision est un ensemble de longueur d'ondes différentes de celles du soleil. De nombreuses personnes sont exposées actuellement durant des heures à un régime lumineux très différent de cette nourriture très ancienne qui nous provient de la lumière solaire, de la Lune, des étoiles et du feu. Dans le même ordre d'idée, un radiateur électrique ne produit pas la même chaleur que des bougies, bien que cette différence soit difficilement mesurable en qualité (à nombre de chandelles égal).

La qualité de la vie sociale de l'homme dépend elle aussi de températures justes, quantitativement et

qualitativement. Les gens exposés à de grands froids deviennent moins communicatifs de façon générale ; et ceux qui vivent dans la chaleur, jusqu'à un certain point plus loquaces. C'est un véritable désastre social lorsque des gens sont obligés de vivre dans des maisons ou des espaces qu'ils ne peuvent pas chauffer suffisamment. Et ainsi en est-il aussi lorsqu'ils exercent un travail dans lequel on ne développe pas assez de chaleur sociale, ou un travail qui ne les satisfait pas du tout.

Nous ne devrions jamais perdre de vue le fait que les êtres humains ont besoin de contacts réels et de communication véritable avec d'autres personnes, et rien ne peut remplacer ce fait. Pourtant des périodes d'isolement peuvent être considérées comme positives et pas simplement comme un fait malheureux. Nous avons en anglais le mot merveilleux de « solitude » ( *loneliness* en anglais ) ; et beaucoup de gens ressentent ce mot comme devant être valorisé, un état de l'existence dont il faudrait faire un bon usage. Dans aucune solitude, nous ne sommes vraiment seuls. Il nous est accordé de cultiver des relations avec d'autres êtres et aussi avec ce qu'on considère d'ordinaire comme étant des choses. Parmi les êtres vivants qui nous entourent, il n'y a pas seulement les animaux, mais il y a aussi les plantes et les arbres.

On ne devrait pas considérer cela comme de la superstition ou du sentimentalisme que de dire que ce genre de contact — apprécié de part et d'autre — peut être aussi établi avec les plantes et les fleurs. Des expériences précises et circonspectes ont été faites sous des conditions climatiques similaires de température, d'humidité, mais dans des environnements sonores différents. On constate que ce sont les plantes à qui l'on s'adresse et à qui l'on parle de façon amicale qui croissent le mieux. Des différences marquées apparaissent aussi entre des plantes exposées (mais est-ce le mot juste ?) à différents types de musiques. Ces récentes années, le nombre de plantes cultivées en appartement s'est fortement accru et beaucoup de gens remarquent combien elles prospèrent mieux si on leur parle, bien que ce ne soit pas évident de pratiquer cet art ouvertement sans se sentir ridicule. Un courant d'appréciation mutuelle entre l'être humain et les plantes a une raison d'être, non seulement au moment même, ou au cours de la vie de la plante, mais aussi de façon durable dans les mondes invisibles. Et il ne faut pas seulement penser aux plantes vivantes ; quelqu'un qui travaille avec des matériaux dérivés des végétaux, particulièrement du bois, peut ressentir une relation vivante avec son origine. Il n'y a pas si longtemps, des

charpentiers et des menuisiers japonais prenaient en considération l'orientation selon laquelle le bois qu'il travaillait avait poussé dans l'arbre d'où il provenait et ils sentaient que s'ils ne le faisaient pas, des malheurs pourraient survenir dans la maison à laquelle ils travaillaient.

Presque tout le monde sait que la solitude au grand air, dans une belle campagne ou au bord de la mer, peut apporter des grâces toute particulières, bien qu'il puisse être dérangement que d'autres gens nous observent alors de manière inquisitrice ou suspicieuse. L'air vif devient vivant et le chant des oiseaux sauvages peut commencer à nous révéler ce qu'ils ont appris des sylphes. Ce n'est que dans notre tête que nous sommes coupés des êtres élémentaires, des épaules, jusqu'en bas, nous sommes toujours vaguement conscients d'eux. Au grand air, nous pouvons tenter de converser avec leurs multitudes.

Il existe un ancien et merveilleux conte irlandais qui parle d'un bossu, fabricant de paniers, appelé *Lusmore* (le nom d'une fleur qu'il portait souvent à son chapeau), et qui vivait dans un village. Une nuit, alors qu'il rentre péniblement chez lui en gravissant la longue pente d'une colline après avoir été vendre ses paniers au village voisin. Il se retrouve complètement seul. Il arrive

finalement en vue d'un lac situé près d'un château désert. Il s'assied pour souffler un peu, et voici qu'il entend chanter et il lui semble que ce ne sont pas des voix humaines. Encore et encore, il entend le chant des paroles : « lundi, mardi, lundi, mardi, ... ». Après un moment, il se met doucement à chanter lui aussi en leur répondant et en poursuivant la mélodie : « et que faites-vous le mercredi ?, et que faites-vous le mercredi ? » Les chanteuses étaient les esprits de l'eau ou ondines, et elles semblèrent charmées de cette contribution humaine à leur chant. L'ondine qui dirigeait le chœur vint parler à Lusmore et en gage d'amitié le guérit de sa bosse en la touchant. Il peut à présent cheminer librement et c'est tout juste s'il sait comment il arrive chez lui si facilement. Cet événement devint connu de tous et un autre bossu — possédant bien moins de tact et doté d'une voix bien moins mélodieuse — vint par la suite lui demander comment les choses se sont passées. Mais pour *lui*, cela ne se déroulera pas aussi bien avec les esprits de l'eau et il se trouvera gratifié d'une seconde bosse qu'il sera obligé de garder — jusqu'à ce que Lusmore lui vienne personnellement en aide.

Cette histoire, d'apparence simple, contient en fait beaucoup de sagesse. Les esprits élémentaires bénéfiques voudraient établir des relations plus

conscientes et plus proches avec l'humanité. Leur désir peut-être réellement comparé à la solitude humaine ; quoiqu'il s'agisse aussi d'un besoin de camaraderie à l'égard d'êtres différents d'eux. C'est un désir profond, contraignant, accompagné d'un sentiment d'inachèvement, d'inaccomplissement. Si l'humanité continuait à ignorer ce besoin, cela équivaldrait un peu au comportement d'un mauvais voisin qui se détournerait de problèmes graves se déroulant juste à côté de chez lui. Nous arriverons à rencontrer ces êtres à condition d'approfondir nos sentiments liés aux rythmes vivants les plus simples ; les rythmes du jour et de la nuit, les rythmes de l'année en sont les exemples les plus évidents.

Le rythme de la semaine est aussi une image des grands rythmes cosmiques et nous pouvons devenir capables de ressentir les différences qualitatives exprimées en chaque jour. Depuis des époques les plus reculées, ces qualités ont été associées aux planètes: Saturne, Soleil, Lune, Mars, Mercure, Jupiter, Vénus. Si le monde devait s'arrêter à Mardi, jour de Mars, les conflits physiques et la violence continueraient à exercer leur hégémonie. Mercredi, jour de Mercure, est le jour de l'Esprit guérisseur ; en langage chrétien, le jour de Raphaël. À son sujet, il existe un récit qui



est trop peu lu, il s'agit du *Livre de Tobie* dans l'Ancien Testament. Certaines versions de la Bible le relèguent même dans les apocryphes ou le négligent tout simplement. L'Archange Raphaël, sous la forme d'un homme, accompagne le jeune Tobias au long d'un difficile voyage et alors qu'ils se reposent près d'une rivière, il l'aide à capturer un énorme et terrifiant poisson qui servira plus tard de moyen de guérison.

Près d'une rivière... Partout où existent des frontières entre l'eau et les autres éléments, les ondines sont particulièrement proches et perceptibles. Mais elles n'aiment pas que ces frontières deviennent trop strictes et dans la nature c'est rarement le cas. C'est l'homme qui développe une forte obsession, si souvent malheureuse, pour les lignes droites et emprisonne donc l'eau dans des conduites et des canaux ; quoiqu'il lui procure aussi de belles petites étendues libres avec de belles fontaines. L'eau adore jaillir tout en étant illuminée. Il y avait un enseignant hollandais très doué, qui affirmait et croyait qu'il n'y avait rien de comparable au « mauvais temps ». *Frits Julius* pouvait rester joyeusement des heures entières près d'une berge de rivière, observant la magnifique variété des plantes qui croissaient là, tout en fustigeant les étudiants qui ne partageaient pas entièrement son

enthousiasme. Il écrivit des livres très inspirés au sujet des plantes, des étoiles et de la psychologie humaine ; mais sa tâche principale fut d'enseigner dans une école fondée sur les enseignements de Rudolf Steiner, à La Haye. Il connaissait l'intérêt que portent les gnomes et les ondines pour les histoires qui concernent les jeunes enfants. Il avait un ami qui lui dit un jour avoir été aidé par les gnomes pour découvrir des cristaux. Tout d'abord, il ne prit pas cette histoire très au sérieux, jusqu'à ce qu'il se retrouvât dans le Sud-ouest de la Suisse avec un groupe de jeunes gens, après avoir mangé trop de crème fouettée. À cause de cette indigestion, il dut rester seul toute une matinée, alors que le groupe de jeunes s'en allait en expédition vers les sommets. Il se souvient de s'être senti très solitaire et bourré de ressentiment. Il décida pourtant que si les autres pouvaient grimper, lui pourrait descendre. Ce qui survint alors peut être raconté avec ses propres paroles.

« Je n'avais personne avec qui me promener — eh bien qu'à cela ne tienne, je choisis donc pour m'accompagner, les Esprits de la nature, peut-être seraient-ils même une meilleure compagnie pour moi. Si cet ami a pu établir des contacts avec les Esprits élémentaires pour découvrir des cristaux, sûrement qu'ils me

montreront quelque chose à moi aussi. En quelques secondes, toute ma rancœur et ma jalousie furent métamorphosées en optimisme rayonnant. J'ouvris la porte et restai debout sur les marches, essayant de me remémorer les plus belles images de souvenirs que j'avais de jeunes enfants, invitant les gnomes et les ondines comme si j'invitais de petits enfants à un goûter. Et, Oh merveille, je me mis alors à marcher trois heures durant sans faire un seul pas qui ne fût pas guidé. Sans les voir réellement, j'éprouvais le sentiment vivant que deux gnomes me tenaient par la main. Je remarquais toujours à de douces pressions sur mes mains quelles étaient leurs intentions, une impression qui était plus morale que mécanique. Tout dépendait de mon attention consciencieuse. Bien que je fusse souvent guidé avec force, il n'y avait jamais la moindre trace de coercition. Et je me mis à penser que nous perdons vraiment beaucoup de temps à ne pas être attentifs à ce genre de signes.

Tout d'abord, nous montâmes doucement au travers d'une prairie ensoleillée, en zigzagant de fleurs en fleurs. L'automne était bien avancé et pourtant je n'avais pas encore regardé aucune des fleurs de ce coin. C'est donc à mon grand étonnement qu'ils me montrèrent non pas des cristaux, mais bien des fleurs. C'était comme s'ils

s'étaient mis d'accord pour penser – *Celui-ci croit connaître le monde des plantes ; cette fois montrons lui donc quelque chose qu'il n'a jamais vu.* Nous redescendîmes vers un ruisseau qui coulait entre deux rives escarpées. Je fus conduit face à un énorme rocher plat et convié à observer attentivement. Il y avait une fissure dans la roche et un petit arbre y poussait. Avec d'autres petites plantes tout autour, cela donnait l'impression d'un un jardin miniature. Lorsque j'eus exprimé intérieurement que j'avais bien tout vu et tout admiré, je fus conduit plus loin. Il devint clair pour moi que ces êtres appréciaient beaucoup l'intérêt qu'on porte à leurs tâches et à ce qui leur tient à cœur. Dans « *l'homme en tant qu'une symphonie* », Rudolf Steiner parle de la médiation entre les racines des plantes et le monde minéral comme étant l'une des occupations principales des gnomes. Où pouvait-on mieux prendre conscience de ce fait que là où je me trouvais, à l'endroit précis où la roche est dissoute et attendrie pour être rendue ainsi accessible aux plantes ? Plus tard, ils me mirent souvent en présence de roches presque nues où poussaient quelques rares petites plantules, roches où un fin tapis de mousse commençait à conquérir sa place. Ils adorent nous montrer le plus délicat revêtement de mousse, même sur les murs des rues de nos villes. Une

autre tâche importante pour les gnomes consiste à éveiller la vie dans les graines et à pousser les premières germes de la végétation en direction de la lumière [on parle de gnomes « accoucheurs », dans ce contexte, *ndt*). Ainsi peut-on comprendre pourquoi plus tard, ils attirèrent mon attention non seulement sur de nombreuses pierres mais sur des endroits dénudés de la forêt où une seule plante commençait à pousser dans l'espace ainsi ouvert. Et plus tard encore, il devint très significatif d'observer, comme je le fis lors de cette première marche, comment la disposition des plantes peut apparaître tout aussi soignée que dans un jardin. Même quelqu'un qui ne peut pas, ou ne souhaite pas avoir de tels rapports avec les Esprits de la Nature, peut faire l'expérience des choses que nous venons de décrire et faire des découvertes surprenantes. Quelques contacts peuvent véritablement se produire lorsqu'on se préoccupe de leurs activités. Lorsque nous en eûmes fini avec les rochers, je fus conduit vers un endroit sur la rive du ruisseau situé juste en face d'un îlot recouvert d'une épaisse végétation. Le ruisseau était large mais je fus guidé dans ma traversée. Je résistai instinctivement — Rudolf Steiner parle de gnomes qui jouent des tours ! — mais je me laissai finalement persuader et à l'aide de grosses pierres, je traversai au sec. (Des circonstances similaires se

reproduisirent souvent par la suite). Sur l'île nous empruntâmes un sentier tortueux où me furent montrées des choses très instructives. Avec ravissement, ces Esprits me désignèrent une grande plante parée de brillantes couleurs automnales, alors que tout le reste des plantes autour était encore d'un vert terne. Je me demandai comment il se faisait qu'un gnome, qui vit généralement à l'intérieur de l'élément solide, pouvait être intéressé par mes impressions au sujet de la couleur d'une plante ? Mais ceci m'aida à comprendre que le monde est un spectacle joué *pour nous*. Comme lors d'une pièce de théâtre, nous ne devrions pas toujours vouloir rechercher la réalité essentielle *derrière* la scène (comme la science le fait trop souvent) — nous savons bien que derrière la scène d'un théâtre, on découvre souvent des choses bien laides. Tout comme avec une pièce, la représentation doit rester la chose principale et le reste subordonné ; la nature est un spectacle qui n'a de succès que si nous le regardons de manière juste. Si nous comprenons ceci, alors, le monde entier devient différent à nos yeux. Durant toute cette excursion, j'avais regardé aussi peu que possible devant moi, pour ne pas être distrait par les changements de direction. Sur cette île, qui était un véritable fouillis, je ne pouvais même plus rien voir devant moi.

Enfin, je fus guidé avec fermeté vers l'eau et commençai à me demander comment rejoindre l'autre rive. Mais juste à l'endroit où j'atteignis l'eau, il y avait une planche qui me permit de traverser. Cela ne résolut pas tout. La rive était marécageuse — je me laissai guider de gauche à droite vers la terre ferme, sans regarder anxieusement autour de moi pour trouver quelque chose de mieux. Puis, face à un versant très ardu, qu'on ne négocie d'ordinaire qu'en s'aidant de ses pieds et de ses mains, je fus amené, tel un invité d'honneur, vers un escalier naturel, simple mais secret, que je pus gravir royalement jusqu'en haut.

---

J'en rencontrai encore plus d'un, de ces mauvais marécages, que je n'aurais jamais pu traverser sans aide. À condition de me laisser guider, je pouvais découvrir à chaque fois les chemins les plus adéquats pour les franchir. Il y a pourtant des chemins partout. Ils deviennent visibles lorsqu'on vous les montre — mais ils ne vont jamais en ligne droite.

À nouveau je longeai la rive, et là, je dus m'arrêter pour un long moment. À plusieurs reprises déjà, j'avais été étonné de constater qu'il n'y avait plus rien de remarquable à voir. J'interprétai cela comme une attente de leur part, me suggérant de leur raconter de

nouvelles histoires, et, lorsque je me fus soumis de bonne grâce à cette demande, l'expédition reprit. Mais il n'y eut rien de nouveau à observer et mes histoires ne semblèrent produire aucun effet. J'acceptai donc cette sorte d'emprisonnement et attendis la suite de ma destinée. Au dessus du sommet de la montagne, sur le versant en face de moi, la lumière du soleil devenait plus intense et le rebord enflammé du soleil émergea du noir rocher. Cette atmosphère déclencha une incroyable fête dans l'eau qui coulait rapidement et jaillissait sur les pierres. C'était donc cela que je devais voir. Partout des étincelles brillantes, à peine entrevues alors qu'elles se reflétaient avant de soudainement s'obscurcir. Ce fut le moment crucial de mon expédition — laquelle fut dans son ensemble, un véritable festival. Mais comment cela fut-il possible? C'est un métier bien difficile que d'être guide — Comment ces êtres purent-ils être des guides si compétents ?

Ce jour-là, mon apprentissage à l'université des gnomes ne faisait que commencer. Leurs indications furent toujours du même genre de celles que je viens de décrire. L'image apparaissait magiquement dans mon esprit, ou dans le monde extérieur, et le reste, je devais le compléter par moi-même. Quelque simples que



fussent les indications, elles pouvaient révéler des connections très vastes et même pointer du doigt des intuitions fugitives ayant trait au passé et au futur de la terre.

Une telle aventure crée une atmosphère extraordinaire en soi. On perd toute relation au temps et tout l'environnement se pare des vertus d'un conte de fées. On se sent conduit dans un royaume étrange. Pourtant, sur ce chemin, je n'ai rien vu qui ne puisse être vu par quelqu'un d'autre, bien que ce furent des choses que personne n'avait jamais vues. » ( fin de citation; *The Golden blade*, pp.131-135; 1971 ).

### ***De l'ouïe au sens du toucher***

Ce n'est pas sans raison que durant ce voyage sur le cercle des sens, nous avons fait une pause dans le royaume de la vue et dans l'expérience de la chaleur. Pour atteindre les sens qui restent encore à découvrir, nous devons franchir un seuil. L'ouïe, le sens de la parole, le sens de la pensée et le sens du « Je » d'autrui, sont tous en rapport direct avec la communication. Ils nous font pénétrer dans l'intérieur des choses et des êtres qui nous

entourent tout en restant, dans un premier temps, dans le monde physique. Entendre quelque chose est bien plus que nous le pensons, c'est une sorte de miracle. Rudolf Steiner a décrit comment à l'aide de la vue et du sens de la chaleur nous pouvons envoyer vers l'extérieur les éléments correspondants de notre propre être pour aller à la rencontre des révélations de la nature. Avec l'ouïe, nous avons besoin de l'aide spécifique d'un être bien plus grand et plus avisé que nous — un être de la hiérarchie des Anges. Grâce à son extraordinaire faculté de désintéressement, il nous aide à pénétrer dans l'univers merveilleusement diversifié des sonorités et de ressentir profondément leurs dons. Un sens des sonorités abimé est fortement ressenti comme la cause d'une profonde solitude qu'il n'est pas facile de compenser. On ne remarque pas aisément combien une surdité partielle, même d'une oreille, empêche de prendre part aux conversations à plusieurs où les phrases s'enchaînent. Souvent chez les enfants, on ne remarque que très tardivement une surdité partielle, donc bien après qu'elle soit devenue source de solitude.

Dans l'histoire de l'Europe et peut-être dans l'histoire du monde, nous trouvons le plus grand exemple de surdité chez Beethoven. Il arrive que les gens ne désirent pas laisser transparaître les

détails de la biographie de grands créateurs ; c'est le cas pour Shakespeare dont nous savons bien peu de choses. Par contre, dans le cas de Beethoven, l'image détaillée qu'on peut se faire de lui au travers de ses biographes, peut éclairer ses élans de création musicale et illuminer en même temps de nombreux problèmes qu'on rencontre dans la nature humaine en général.

Sa surdité apparut graduellement à partir de l'âge de 24 ans. Dans le « *Testament d'Heiligenstadt* » adressé à ses frères, il écrivit :

« Considérez que depuis six années je souffre d'une affliction incurable, aggravée par des médecins imprudents... Tout cela avec un tempérament fiévreux et impulsif, sensible jusqu'aux distractions de la vie sociale. Je fus pourtant appelé tôt dans mon existence à m'isoler moi-même, pour passer ma vie dans la solitude ... Oh, comment pourrais-je admettre d'être infirme pour le sens qui aurait dû être développé au niveau le plus élevé en moi, plus qu'en n'importe quel homme. Un sens que je possédais jadis dans sa forme la plus parfaite, comme peu d'hommes dans ma profession le connaissent ou l'ont connu sûrement par le passé... Les distractions de la société humaine, les conversations raffinées, les

effusions communes de la pensée me sont refusées. Presque entièrement seul, je peux me mêler à la vie sociale uniquement dans la mesure où les besoins les plus urgents le demandent... J'aurais pu facilement mettre fin à mes jours. Une seule chose, une seule, l'Art, m'en a retenu. Oh, il me semblait impossible de quitter ce monde avant d'avoir produit tout ce que je me sentais capable de produire. »

Ces lignes, ainsi que d'autres citations de Beethoven, biographiques ou critiques, sont extraites de la belle et profonde étude de Charles Waterman (Charles Davy), rédigée pour le bicentenaire de la naissance de Beethoven en 1970 (The Golden Blade 1970 – pp.109-130).

Charles Davy décrit Beethoven vivant entre deux mondes. Le monde de sa musique, de ses idéaux et de la lecture des grand écrivains, et, dans la mesure où cela lui était possible, du monde de la haute société de Vienne, les patrons, les éditeurs, ses parents et ses amis. L'apparente contradiction de son comportement dans ces deux mondes si différents pourrait difficilement paraître plus grande. Philippe Toynbee dressa le tableau du comportement personnel de Beethoven, communiqué par Thayer dans sa biographie en trois volumes : « égoïste, arrogant,

hypocondriaque, pharisaïque, malhonnête et malicieux ». Ces mots furent choisis avec l'intention d'être assez objectifs, sans jugement hostile. On ne peut douter du fait que Beethoven ait été un homme « difficile », même s'il n'avait pas souffert de surdité ; et pourtant cette surdité amplifia tous ces traits de caractère. Elle accrût ses griefs envers presque tout le monde. Il écrivit dans son journal en 1814 : « Ne montre jamais aux hommes tout le mépris qu'ils méritent ; on ne sait jamais à quels buts ils l'utiliseraient ». Il vivait dans un besoin accablant de relations affectueuses. « L'amour seul — oui, seul l'amour pourrait me donner une vie meilleure — Oh mon Dieu!, laisse-moi enfin trouver l'être — qui me renforcera en vertus — qui de façon *légitime* sera mien » (1817). Le plus tragique est que ce désir d'aimer et d'être aimé s'exprima dans sa relation avec son neveu Charles. Après la mort du père de celui-ci, Beethoven insista pour devenir le tuteur de l'enfant, alors âgé de neuf ans et l'isola de sa mère. Il traita l'enfant avec une affection débordante et possessive, qui alternait avec une sévérité intransigeante. Après environ 10 années de ce traitement, Charles fut amené à commettre une tentative de suicide en se tirant une balle dans la tête. Ceci est un exemple remarquable de ce que Charles Waterman appelle « son incapacité

presque totale à pénétrer dans les sentiments des autres et à examiner les choses de leur point de vue ». Il termina la neuvième symphonie par les paroles de « L'hymne à la joie » de Schiller ; paroles qui exprimaient un amour sans limites pour l'humanité. « Soyez embrassés, oh vous les millions ! ». Mais Charles Waterman commente en disant que Beethoven ne montra jamais lui-même beaucoup d'inclinaison à embrasser l'humanité.

Et pourtant, c'est bien ce qu'il fit. La musique de la « seconde période » de son œuvre exprime son individualisme provoquant, ses colères et ses désirs, et au-dessus de tout, son intense amour de la liberté ; et apporta, littéralement, du réconfort à ces « millions » et plus particulièrement à ceux qui souffraient et souffrent de la solitude. Ceci est vraiment un paradoxe fondamental de la nature humaine. C'est dans les profondeurs de l'âme individuelle, en lutte avec la solitude, que se dévoilent les expériences les plus universelles. On rapporte que Beethoven lui-même l'exprima lorsqu'il dit, en 1823, à un visiteur : « Il se peut que vous me demandiez où je vais chercher mes idées. Je ne peux répondre à cela avec certitude ; elles viennent sans être évoquées, spontanément ou non ; je pourrais les saisir avec mes mains dans l'air environnant, dans les bois, pendant une marche, dans le silence de la nuit, au petit matin, stimulé

par les atmosphères que le poète transforme en mots, dans mon cas en tonalités, qui résonnent et se déchaînent jusqu'à ce que finalement elle se tiennent là devant moi sous forme de notes ».

Beethoven était très conscient de l'affinité qui existe entre l'universalité et l'expérience de la solitude. Il gardait sur son bureau une copie d'une phrase écrite de sa propre main, phrase issue d'un temple de la déesse Néit à Saïs en basse Egypte : « *Dieu lui-même est seul, et c'est à sa solitude que toutes choses doivent leur existence* ». Cette atmosphère développa en lui un sentiment de paix :

« Heureux dans les bois — chaque arbre possède une voix — au travers Toi, Oh dieu, quelle gloire... dans les collines est le silence, la paix de Te servir ».

Ceci fut écrit au plus tôt en 1812. La troisième période de la musique de Beethoven est considérée comme s'étendant sur les douze dernières années de sa vie, jusqu'à sa mort en 1827. Au sujet de la musique de cette dernière période Charles Watermen écrivit :

« Je dirai seulement qu'elle a été acceptée pour suggérer une prise de conscience que les affirmations de la seconde période négligent

certaines réalités de la situation humaine, et une recherche au-delà d'elles, pour un consentement qui serait libre de tout apitoiement sur soi-même et de défi. »

---

C'est certainement un des miracles de l'histoire humaine qu'un homme aussi profondément solitaire, intensément colérique et individualiste, ait pu composer une musique capable d'exprimer au travers des siècles, pour d'innombrables êtres humains, une acceptation de la vie « libérée de tout apitoiement sur soi et de tout défi ».

Une personne sourde pourrait raisonnablement soulever l'objection suivante : « Vous pouvez dire à un artiste que son œuvre sera appréciée dans le futur, mais quel réconfort trouver là pour moi qui ne suis pas artiste? » En réalité, il y a plus de pouvoir créatif en chacun de nous que nous le croyons. Et que nous soyons sourds ou en passe de le devenir, nous pouvons commencer par développer une forme d'écoute plus intense. Les sonorités ne dépendent pas des oreilles exclusivement. Nous pouvons être reconnaissants envers l'Ange pour ce qu'il nous apporte, peu importe le chemin que nous suivons. Il n'est pas seulement prêt à nous aider à entendre, il est aussi disposé à nous écouter. Il tourne son attention vers chaque mot, même vers



un cri. Il ne ressent pas seulement la façon dont les mots sont prononcés, leurs voyelles et leurs consonnes caractéristiques, mais aussi leur justesse. Les mots possèdent une biographie qui se déploie au travers des siècles ; ils naissent, se transforment et meurent. Ils vivent en harmonie avec le moment où on les prononce, mais parfois aussi douloureusement en désaccord. Ils peuvent se montrer trop conventionnels, reflétant des lieux communs, ou trop égoïstes pour atteindre le cœur des autres. L'Ange est très sensible à toutes ces choses ; et nous pouvons espérer d'écouter quelque peu en sa compagnie. Nous pouvons nous remémorer n'importe quelle conversation et nous demander combien fut authentique la rencontre qui lui donna naissance.

« Lorsque deux ou trois sont réunis en mon nom, là, je suis avec eux ». Le nom du Christ n'a pas besoin d'être évoqué ici ; l'intention dans laquelle deux ou trois se rencontrent peut mener à l'accomplissement de cette promesse. Une personne seule peut en arriver à accorder plus de valeur à de telles rencontres qu'à se retrouver mêlée à la cohorte d'une foule, particulièrement si elle est sourde, vieille ou malade. (Un malade dans un hôpital peut se sentir bien plus heureux s'il est entouré seulement d'une ou deux personnes plutôt que d'un groupe plus important.)

Les lieux et les circonstances rendent souvent les bonnes rencontres difficiles et les conversations embarrassantes, il suffit de traverser l'Angleterre du Sud au Nord ou inversement, pour passer par des différences d'accents marquées. Un mari ou une épouse peuvent se sentir vraiment seuls dans un nouvel environnement à cause de ces différences ou d'autres plus faibles encore. Il est bon de considérer l'écoute comme une aventure, avec ses joies et ses dangers. On dit que Socrate a déclaré: « Laissez-moi écouter sa voix afin que je puisse le connaître ». Quelles voix n'entendrons-nous pas demain ? Même elles sont retransmises par le téléphone ou la télévision, avec tout ce qui est fait pour les priver de leurs caractères véritables, il n'en reste pas moins vrai qu'elles pourront faire des miracles.

L'atmosphère et les intentions qui entourent ce que nous disons sont souvent plus importantes que les pensées qui sont exprimées. De fait nous nous causons les uns les autres pas mal de problèmes avec nos pensées. Chacun pense différemment et nous sommes souvent plus intéressés par nos propres pensées que par celles des personnes avec qui nous parlons. Chaque effort que nous faisons pour comprendre et respecter la parole des autres nous rapproche du Christ dans sa réalité présente.

Dans le cercle des sens, le sens du « Je » d'autrui et le sens du toucher sont voisins, mais ils sont aussi en polarité l'un avec l'autre. Au travers de la conscience du Je d'un autre, nous nous étendons bien au-delà de nous-mêmes. Par le sens du toucher nous sommes conscients, par l'intérieur de notre propre peau, de l'impact fait sur nous par quelque chose d'extérieur. Lorsqu'un être humain touche quelqu'un d'autre, des sentiments égoïstes s'expriment, comme l'angoisse ou le désir. Le toucher nous donne comme une confirmation du sentiment d'acceptation venant des autres, une justification de l'existence. Nous avons besoin que tous ceux avec qui nous avons à faire nous reconnaissent en tant qu'individu et comme quelqu'un qui leur est cher. Depuis l'enfance, et jusque bien plus tard dans la vie, les gens apparaissent comme très différents dans leur désir de toucher ou de se laisser toucher ; une mère ou un père « intouchables », peuvent causer beaucoup de peine et de blessures à long terme. Un parent est aussi capable de nous guérir de bien de souffrances et de troubles. Il est très significatif que de nombreuses cérémonies de « confirmation », marquant le passage de l'enfance à la jeunesse, incluent l'imposition des mains.

Dans ce domaine, beaucoup de courage, de confiance — et de patience — sont nécessaires

envers les particularités des uns et des autres. Avec les cinq sens que nous venons d'examiner, il est très facile d'ignorer ou de mépriser les difficultés des uns ou des autres face à la menace que représente la solitude. Alors que nous acceptons de reconnaître clairement que quelqu'un est aveugle, on entend souvent dire: « Il est bien capable d'entendre lorsque cela l'arrange vraiment ». C'est ainsi que le point de départ de la répulsion à accepter un autre « Je » ou d'être considéré soi-même, peut aisément échapper à notre attention.

Nous pouvons et nous devrions nous aider les uns les autres dans ces sombres vallées de la solitude, mais nous devrions aussi prendre conscience, pour nous et pour les autres, que ces vallées conduisent vers de plus hautes relations de compagnonnage et finalement vers une plus grande créativité, cela, bien au delà des limites de cette vie terrestre.

**3.**

**La famille**

Lorsque nous en arrivons à considérer le voyage de l'âme humaine comme une alternance entre une vie sur Terre et des périodes vécues dans le monde spirituel, nous pouvons progressivement comprendre et accepter que les vies terrestres soient parfois vécues dans un corps masculin et d'autres fois dans un corps féminin. Dans la plupart des civilisations que nous pouvons étudier historiquement, les conditions de vie en tant qu'homme ou en tant que femme ont été visiblement différentes, et bien des pièges de généralisations abusives nous menacent lorsque nous abordons ces différences. De façon générale, on peut dire que la vie en tant que femme apporte plus de souffrances ; la vie en tant qu'homme plus d'opportunités dirigées vers l'action et, d'une certaine manière, vers des modes d'actions plus violents. Il est possible ici, d'intégrer dans notre

cheminement de pensée, la conception des quatre éléments dont nous avons parlé au cours du dernier chapitre. Nous pouvons considérer le corps masculin comme étant plus apparenté à l'élément solide et le corps féminin aux éléments les plus mobiles de l'eau, de l'air et du feu. Ceci correspond, en général, aux occupations traditionnelles exercées par les hommes – par exemple : mineur, entrepreneur, chasseur, laboureur, soldat – dans lesquelles des outils ou des armes sont souvent utilisés, tandis qu'on attendait par dessus tout des femmes de préparer la nourriture à l'aide de l'eau de l'air et du feu, comme cela se concrétise de la plus complète et de la plus belle manière, dans la préparation du pain.

Le plus grand remède à la solitude au sein du monde des adultes se rencontre dans le vécu d'un amour durable entre un homme et une femme. Et cet amour est fortement influencé par les différences nées de leur nature corporelle. Vivre dans un corps plus dur ne signifie pas forcément que l'âme, dans son entièreté, est devenue plus dure ; mais cela signifie d'ordinaire que le *penser* de l'homme est moins mobile que celui de la femme. La pensée masculine est adaptée au commerce avec les faits mesurables ; une pensée de femme, par contre, sera plus adaptée aux

relations changeantes avec les gens, relations qui sont souvent pleines de contradictions. Ces différences peuvent rendre la communication entre femme et mari très difficile et transformer le mariage, non pas en une communauté, mais en un lieu débordant de solitude. Les pensées qui n'arrivent pas à se rencontrer créent des sentiments d'isolement très forts et des habitudes de vie dures comme le fer. La grande joie qu'on éprouvait pour les qualités de l'autre, et qui étaient sans doute présentes au début de la relation, se transforme en déception amère.

Bien sur, dans la vie actuelle, il existe une variété infinie de relations entre hommes et femmes. Une femme peut avoir une vie de l'âme très dure tandis que l'homme en avoir une très douce, et tous deux être capable pourtant de se donner beaucoup de bonheur et de soutien mutuel. La question d'apprendre à mieux se connaître l'un l'autre, se pose pour tous deux. Et il faut prendre aussi conscience que changer des choses en soi prend beaucoup de temps — et surtout qu'on ne peut y être contraint. Plus la compréhension mutuelle se développe, plus elle deviendra promesse d'avenir pour la famille. Mais ici, peuvent surgir de fortes divergences du fait qu'une femme peut vouloir désirer des enfants alors que l'homme, non.



Si nous nous référons aux descriptions de Rudolf Steiner, l'âme, tandis qu'elle est encore dans le monde spirituel, en vient à faire connaissance avec son futur père et sa future mère. Du point de vue d'où l'âme voit les choses dans ce monde, leurs différences sont ressenties comme des qualités profondément satisfaisantes. La mère apporte certaines qualités d'ouverture et le père aide à devenir une forte individualité. L'âme sera aidée dans son cheminement sur Terre grâce à l'aide que pourront apporter les parents au travers de qualités héréditaires et de leur bienveillante attention dans l'enfance et dans la vie. Mais l'âme pourrait aussi subir un choc très rude en étant finalement rejetée. Rudolf Steiner lui-même a dit peu de choses au sujet de l'avortement. Mais les voiles qui séparent les vivants de ceux qui ne sont pas encore nés, deviennent de plus en plus ténus. Alors que certaines femmes semblent capables de traverser plusieurs avortements sans trop y penser ou ressentir apparemment grand-chose, d'autres en sont profondément affectées. Une femme qui voulait confier ses problèmes à un prêtre, se sentit incapable de lui avouer quoi que ce soit jusqu'à ce que celui-ci lui vienne en aide en disant : « Même si vous avez commis un meurtre, parlons-en calmement! ». Elle répondit : « C'est exactement

ce que j'ai commis ». La plupart des membres de son entourage immédiat — s'ils avaient eu connaissance de son acte — ne l'auraient pas jugée comme elle le faisait maintenant pour elle-même. A l'heure actuelle, nous aurions besoin de nouveaux initiés, dont des femmes, qui à partir de leurs perceptions dans le monde spirituel, pourraient nous éclairer sur les conséquences sociales et spirituelles qui découlent de tels cas. Il semblerait que l'âme ainsi rejetée, bien que ressentant de l'affliction, soit capable de pardonner aux parents et même d'amplifier le désir de revenir plus tard vers eux comme enfant. Même à ce moment, elle pourra constater qu'il subsiste des éléments de conflits entre le père et la mère.

En dépit du fait qu'un bon mariage procure le meilleur abri possible pour le développement des enfants, pratiquement chaque mariage contient en germe ses moments de tension. Les enfants sont capables de supporter et même d'éprouver une sorte de joie, face à un certain nombre de conflits familiaux, ceci bien sur, dans certaines limites. Ils peuvent se réjouir à l'idée de se battre les uns contre les autres très tôt dans leur enfance. Mais une véritable rupture de la communication entre le père et la mère peut entraîner des conséquences désastreuses. Quelquefois, c'est un enfant,

généralement une fille qui est appelée à arbitrer ou à devenir le récipiendaire des critiques qui sont rarement exprimées directement. Une femme peut souffrir toute sa vie du fait d'avoir dû prendre des responsabilités prématurées. Elle n'avait à ce moment ni l'intention, d'autant plus si précocement, ni la possibilité de se mettre à la place de son père ou de sa mère, en essayant de ne pas entamer une fidélité totale à chacun à un moment où sa propre relation aux deux présentait déjà suffisamment de difficultés comme cela. Il arrive même parfois qu'une mère puisse unir ses enfants dans un même élan critique adressé au père ; il est certainement plus rare que le père puisse accomplir la même chose vis-à-vis de la mère.

Une grande aide pour la famille peut provenir du fait que l'un ou l'autre des conjoints prenne conscience du fait que la plupart des critiques sont au fond sans grande valeur. Il n'a jamais existé d'époque où les êtres humains se soient autant critiqués les uns les autres que celle dans laquelle nous vivons en ce moment ; et en général, au plus nous sommes proches, au plus nous critiquons. Lorsque nous sommes jugés, ou lorsque nous jugeons les autres, nous avons tendance à nous retirer en nous-mêmes. Un mariage ou une relation très proche doivent avoir de l'espace pour

pouvoir respirer, une vie sous des cieux ouverts, de clairs ruisseaux, des collines et la mer. Une profonde respiration peut souvent nous montrer combien sont fragiles et arbitraires la plupart des critiques. Elles impliquent toujours l'existence d'un certain « moule », les autres ayant échoué à s'y conformer. Mais quel droit avons-nous de pouvoir revendiquer la création de tels moules et de nous les appliquer les uns aux autres ? Sans cesse, il nous faudrait revenir à cette réalité essentielle : il est comme il est, elle est comme elle est. Tout amour digne de ce nom doit débiter par ce constat. D'innombrables êtres humains réalisent effectivement cela.

Une merveilleuse source pour la compréhension des diverses formes d'amour, des conflits et des mystères de la famille, peut être trouvée dans les œuvres de Shakespeare. Il fut lui-même un homme très sociable, membre d'une famille très unie et malgré cela, il se sentait extrêmement seul. Aux environs de la vingtaine, il quitta sa femme et ses jeunes enfants à Stratford, afin de travailler à Londres et de voyager à travers l'Angleterre pendant l'année. Il en vint à côtoyer des hommes de toutes conditions, observant attentivement leur vocabulaire et leur façon de parler. En tant qu'acteur, il n'occupait qu'une place modeste dans le rang social de l'époque ; en tant

qu'homme, sa modestie et son caractère amical le faisaient accepter dans tous les milieux. Mais au fond de lui, il se ressentait comme appartenant à la classe des conseillers de Rois, porteur de hautes responsabilités et ce désaccord lui était douloureux. C'est tout ce qu'on peut savoir sur lui à partir des maigres informations dont on dispose. La meilleure source, en fait la seule dont nous disposons à son sujet, sont ses Sonnets. L'un de ceux-ci (N°29), exprime très puissamment cette ambiance de solitude entre les gens. Sa fin est dédiée à un noble jeune homme, doué et beau, qui fut son ami dévoué, bien que de compagnie difficile. (De l'avis de certains de ses meilleurs critiques, il s'agissait de William Herbert, comte de Pembroke, neveu de sir Philip Sidney. William Herbert fut décrit plus tard par l'historien Clarendon d'une façon qui s'accorde merveilleusement bien avec le tableau que Shakespeare dresse de lui dans ses Sonnets).

« Lorsqu'en disgrâce auprès de la fortune et aux yeux des hommes, tout seul, je pleure sur ma vie proscrite, et importune le ciel de mes cris stériles, je me considère et maudit mon destin. Lorsque me souhaitant pareil à un autre plus riche d'espérance, je désire les traits d'un tel, les nombreux amis d'un tel, le talent de celui-ci, le talent de celui-là, mécontent surtout de ce qui est surtout mon bien.

Si parmi ces pensées, me regardant presque avec dédain, il m'advient de penser à toi, alors ma vie prend son essor, telle l'alouette qui, au point du jour, s'élanche du sol maussade, pour aller chanter ses hymnes à la porte du ciel. Car le souvenir de ton cher amour m'apporte une telle richesse que je dédaigne alors d'échanger ma vie avec celle des rois. »

Les Cieux qui restaient sourds s'il était empli de lui-même ou regardait les autres avec les yeux de la jalousie, finirent ensuite par s'ouvrir et écouter. La relation de Shakespeare avec la Dame en Noir, à qui la plupart des sonnets, à partir du n°127, sont adressés, semble avoir été vécue différemment.

Les personnages dans les pièces de Shakespeare ne sont pas seulement des projections de pensées, l'expression d'idées et de principes, mais des êtres vivants emplis de toute la complexité de la réalité. Son œuvre est source de sages informations, aussi bonnes, voire meilleures, que celles qu'on trouve dans les rapports de sociologues. Les publics de nombreux pays, avec ses manières de penser très diverses, ses différentes idéologies, goûtent dans ses pièces un parfum de vérité. Il se sentait fort concerné par les rapports entre les pères et leurs filles. Il remarqua combien la vie d'une fille peut être influencée de

façon décisive par la manière dont un père trouve ou est incapable de trouver une place juste dans l'existence, une place droite et intègre au sein des hommes. On ne voit pas toujours combien il est désastreux pour Ophélie de compter sur un père et de lui obéir alors qu'il n'est pas probe. Il est d'une très grande importance pour une famille que des intentions sincères et honnêtes dans la vie brillent *dans le monde*, et émanent du père. Cela signifie beaucoup de choses pour les filles d'Œdipe, qu'après toutes les affres infinies de son existence, il puisse enfin reconquérir une telle dignité. Il est très dur pour une fille de ne pouvoir regarder son père qu'au travers d'échecs répétés, ou de constater qu'il l'a délaissée lorsqu'elle avait besoin de lui (même en mourant). Pour développer un sens de l'individualité sain, elle a besoin de le respecter, d'être capable de l'aider ou même de le guérir (comme le fait Marina dans *Périclès*) et d'être indépendante de lui — tout cela dans le même temps.

Si cette relation aux nuances multiples n'est pas présente dans la vie d'une femme, ou si elle se brise à un moment crucial, un profond sentiment de solitude pourra naître et se métamorphoser ensuite en une sorte de repli sur soi. Lorsqu'elle se mariera, il se pourra qu'elle recherche ce père manquant en son mari et que celui-ci risque à





Le prince lui répond gentiment qu'il ne désire pas la mort de son père ni avoir lui-même le pouvoir ; sa couronne, bien qu'elle soit l'image de l'autorité de Dieu, fut l'ennemie de son père en lui apportant un fardeau intolérable d'attentions — et elle deviendra sienne. Dans cette description beaucoup de choses sont dites à propos de la relation entre les pères et les fils. Le fils espère trouver dans le père, non seulement de la rectitude dans l'action en général, mais aussi la capacité d'assumer des responsabilités envers ce que lui a confié le monde spirituel. Tout homme est dans une certaine mesure, indigne des responsabilités qui lui ont été données ; et sur Terre, cela l'épuise. Le fils attend impatiemment d'assumer le même degré de responsabilités, mais en retour sera écrasé par elles. Par conséquent, on retrouve chez le jeune Henry, mêlé au sincère et authentique respect qu'il éprouve pour son père et la détermination dont il fait preuve pour accomplir les tâches qu'on attend de lui, une note de compassion tant pour son père que pour lui-même — mais non un apitoiement sur soi.

À l'heure actuelle aussi, les pères critiquent souvent leurs enfants mais ont beaucoup moins confiance dans leur droit de le faire ; alors que les fils, quant à eux, ont très peu de doute concernant leurs droits et leurs besoins de critiquer leurs

pères. C'est souvent parce qu'ils décèlent des faiblesses fondamentales en eux, une sorte d'abdication de leur propre responsabilité — et ceci s'accompagne d'emblée d'un violent ressentiment à l'égard des tentatives de domination de la part du père.

Ce n'est pas seulement durant l'enfance, mais aussi plus tard dans la vie, que les fils et les filles regardent vers leur mère pour maintenir la famille soudée et, au moins dans une certaine mesure, et peut-être même lorsqu'il s'agit d'avoir une chambre à leur disposition dans la maison lorsqu'ils le désirent. Shakespeare semble avoir été bien moins concerné par les relations entre les mères et leurs filles, bien que ces relations ne soient nullement exemptes de drames. Les filles sont souvent, individuellement, irrésistiblement critiques à l'égard de leur mère, de l'adolescence jusqu'à la vingtaine ; alors que l'appui de la mère pourrait leur être vraiment nécessaire, rien de va bien selon elles, y compris le choix de ses vêtements, sa façon de cuisiner, ses opinions politiques. Lors d'une sortie pour aller faire des achats, une fille va se plaindre d'abord que sa mère parle trop fort, puis qu'elle parle trop doucement et enfin, qu'elle ne parle plus du tout. « Maman, tu es devenue muette ? »

De telles tensions n'ont pas besoin d'être considérés comme purement négatives, elles font parfois partie du cheminement nécessaire vers l'indépendance. Une mère peut quelquefois avoir tendance à vouloir trop modeler sa fille ; et elle peut même — si le père démissionne pour sa part — endosser son rôle si intensément qu'elle en devienne une sorte de tyran. De ce fait, les membres de la famille qui ne peuvent supporter cette attitude se replieront sur eux — et deviendront éventuellement solitaires.

Jusqu'ici nous avons parlé de la famille, comme si elle contenait au moins deux ou trois enfants. Mais, bien sûr, la tendance générale révèle, sur la plus grande partie du monde, une diminution du nombre d'enfants, au point que des familles comportant plus de deux enfants deviennent presque une exception [Ceci est actuellement faux en France, *ndt*]. Ceci a pour effet que chacun aura de moins en moins de parents de toutes sortes, y compris cousins et petits cousins et que la tension au sein et autour du noyau familial devienne, elle, beaucoup plus forte. Cette tendance va encore plus loin ; il y a beaucoup de familles, et il y en aura encore plus, où il n'existe qu'un seul parent actif (Cette tendance ne s'affirme pas en France, *ndt*). Il

peut s'agir d'une situation temporaire, comme autrefois, où un père est appelé dans une autre région ou dans un autre pays pour y travailler ; ce fut le cas pour des millions de familles africaines qui furent privées pendant de longues périodes d'un père qui travaillait dans des villes ou des mines éloignées. La mère est alors obligée de prendre sur elle tout la charge d'éduquer des enfants ; et les deux parents sont alors seuls.

Nous ne devrions pas oublier aussi les couples homosexuels (qui se retrouvent rarement dans une situation qui leur permette d'adopter des enfants s'ils souhaitent le faire.) Beaucoup d'êtres humains de ces catégories sont exposés, quoique de façon très diverses, aux critiques concernant leur style de vie, à un point qui peut les rendre extrêmement solitaires. Les gens autour d'eux ne font pas toujours l'effort d'essayer de les comprendre le moins du monde. C'est une bonne chose s'ils en arrivent à faire ceci par eux même, bien que ce ne soit absolument pas facile. Mais une situation qui semble insupportable peut n'être que transitoire et quelque chose de positif peut commencer à se développer en elle. L'âme peut apprendre à regarder d'autres époques de son existence, ou plus loin encore, au sein de cette incarnation terrestre-ci et au-delà. Les Anges, s'ils sont consultés, peuvent apporter une aide précieuse.

En tant que première étape dans ce processus, beaucoup d'âmes individuelles en viennent à se poser des questions de plus en plus pressantes au sujet de leur incarnation terrestre. « Pourquoi me suis-je dirigé vers ces parents-ci ? Pourquoi vers cet endroit-ci de la terre ? Pourquoi à ce moment-ci de l'histoire ? Je n'appartiens pas à tout ceci ! » De plus en plus d'âmes ressentent, même dans leur tendre enfance, et de plus en plus au commencement de leur seconde décennie d'existence, qu'elles ont vécu une sorte d'existence avant d'avoir revêtu ce corps terrestre — et peut-être longtemps avant d'avoir lu Platon, Rudolf Steiner ou d'autres livres qui traitent de ces questions. Ce sentiment est sans doute difficile d'amener à une claire conscience et de l'exprimer en des mots clairs. Shakespeare dans « *La douzième nuit* » laisse le noble Sébastien s'exprimer en ces mots :

"« Je suis un esprit, en effet, mais revêtu des proportions grossières de la matrice, à laquelle j'ai vraiment participé... »"

Ce qui était expérience dans le monde spirituel avant la naissance cherche graduellement à se renouveler. Shakespeare fait souvent la nette distinction dans ses pièces entre les gens d'esprit sérieux, qui éprouvent ce genre de sentiment, non

sans humour, et ceux, plus frivoles qui ne les ressentent pas. ( Dans la « *Douzième nuit* » il s'agit de Sir Toby Belch et de ses compagnons). Avant la naissance, l'âme participe au grandiose et solennel Verbe cosmique créateur qui résonne à travers tous les êtres. Et tandis que l'enfant grandit, il cherche à retrouver une partie de cette universalité, soit en apprenant de nouvelles langues, soit en s'immergeant dans de nouvelles cultures.

Rudolf Steiner a indiqué qu'il deviendra progressivement possible pour les êtres humains qui observent attentivement leur vie, de découvrir la signification du rythme des sept ans — de la naissance à sept ans, de sept à quatorze ans, de quatorze à vingt et un ans, et ainsi de suite. L'on constatera par exemple qu'un événement très marquant trouvera un développement ou une métamorphose en un certain point de chacune des périodes suivantes. Les impulsions, qui ont conduit à la séparation et à la solitude, pourront donc agir à nouveau vers les neuf ans, seize ans ou plus tard au cours de la vie — pas nécessairement à intervalles réguliers de sept années précisément, mais à l'intérieur de chaque période de sept ans. Ainsi, dans la structure d'une vie humaine il existe des rythmes naturels, mais aussi des événements soudains comme ceux décrits dans le dernier

chapitre, qui s'opposent tout d'abord au développement naturel mais sont ensuite absorbés dans son flot, comme des remous provenant d'une pierre lancée dans le courant d'une rivière.

Nous constatons que le développement d'une famille est en fait complexe ; ses membres en viennent tous à des moments différents de leurs vies à une sorte de désertion et vers les anniversaires de sept ans à des points cruciaux de leurs existences. C'est toujours un fait stressant ; mais les membres de la famille ne doivent pas se laisser ou se décourager, mais grandir dans un intérêt réciproque les uns pour les autres. Ces réalités s'appliqueront de plus en plus dans le futur et à d'autres formes de communautés, non reliées par des liens de sang, mais qui ont des objectifs constructifs à partager.

À partir de l'âge de vingt-et-un ans, les êtres humains recherchent très souvent comme une nouvelle famille qui ne soit plus liée au sang. La découverte de nouvelles langues peut être une aide dans cette direction. Chaque nouveau langage que nous assimilons et que nous faisons nôtre, jusqu'à un certain point, développe comme une part de notre être invisible. Un érudit japonais, écrivain, le professeur Tadahiro Ohnuma a merveilleusement décrit ce processus. Il

commença lors d'une visite en Grande Bretagne à pénétrer la langue anglaise bien qu'il l'ait étudiée d'une manière extérieure auparavant. « Je devins d'une sensibilité aiguë envers la prononciation anglaise : accents, rythmes, intonations ; et de plus, je sentis qu'un corps subtil commençait à devenir actif à l'intérieur de moi — un corps qui pouvait vibrer avec une forte énergie mais très différent de celui que je possédais en tant que japonais. Ce n'était pas que mon sens du Je s'était *scindé*, mais qu'un second Je était né à l'intérieur de mon être. Comme un alchimiste, je couvais précautionneusement cet homuncules jusqu'à ce qu'après un mois de dur entraînement, il put en arriver à sentir, penser et parler en anglais. En mon nom, Il produisit de la manière la plus naturelle qui soit, une façon de penser et une attitude qu'on associe avec la langue anglaise et à laquelle aucun japonais ne penserait en temps normal. »

En parlant ou en chantant dans les mots d'une autre langue, la sensibilité et la délicatesse de nos sens de l'ouïe et de la parole, déjà brièvement décrits, sont rehaussées. La formation de la nouvelle famille est fortement favorisée lors de conversations approfondies, lorsque les deux partenaires s'écoutent réellement et que les deux sens de la pensée et du Je d'autrui sont donc mis en activité. De cette façon, de petits groupes



peuvent naître dont les membres peuvent être amenés à partager des tâches qui les marqueront jusqu'à la fin de leurs existences. Il leur arrivera de sentir intimement au fond d'eux-mêmes : « Nous avons été ensemble dans des vies précédentes — en œuvrant peut-être de concert, comme nous le faisons maintenant, ou peut-être comme des adversaires. » Il se peut qu'à l'intérieur de tels groupes, certains rencontrent leur futur(e) mari ou femme.

Tous ces faits contribuent à l'élaboration de nouvelles relations avec celles la famille d'origine, conférées par la naissance. Le sentiment pour le père, la mère, les sœurs et les frères peuvent maintenant se métamorphoser en une amitié profonde, doublée d'un respect mutuel pour la liberté de l'autre. Il peut s'avérer nécessaire à ce moment, d'accepter et d'utiliser un nouveau nom à la place de celui reçu à la naissance, même s'il fut attribué avec beaucoup de sagesse et d'amour. Ce fut longtemps une pratique bien considérée dans les ordres monastiques que d'user de nouveaux noms pour ceux qui avaient fait leurs vœux et qui s'adressaient dès lors l'un à l'autre en s'appelant « frères » et « sœurs ». Dans les églises Orthodoxes de l'Est, il est ainsi possible de changer de nom plus tôt dans la vie, au moment de la Confirmation.

Après la confirmation, vers l'âge de vingt ans, le besoin de prier et de méditer s'accroît. On peut pratiquer ces activités en groupe ou dans la solitude. Des périodes d'isolement fournissent des opportunités privilégiées dans cette voie. En ces espaces de solitude, dont la vacuité commençait à faire souffrir, les puissances divines pénètrent et on peut les écouter et savoir qu'elles nous écoutent.

Les deux familles, celle d'origine et la nouvelle, peuvent s'élargir de cette manière ; et elles peuvent être même rejointes par ceux qui en faisaient partie avant et qui sont morts. Au Japon, aucune famille n'est considérée comme complète sans les Esprits de ses Ancêtres ; et quelqu'un originaire d'une autre région, lorsqu'il se marie dans une famille japonaise, peut aller s'adresser à la maison où les Esprits des Ancêtres de l'épouse ou du mari étaient particulièrement honorés, lors des moments où des décisions difficiles doivent être prises.

Les relations entre les enfants et les grands-parents sont porteuses de beaucoup moins d'accents émotionnels que celles avec les parents. Après la mort des grands parents, nous pourrions nous souvenir d'eux, peut être pour le restant de nos vies, avec une certaine gratitude tranquille. Les

relations aux arrières grands-parents et avec des membres de la famille encore plus éloignés, sont presque à peu près vidées de tout caractère émotionnel — et consistent peut-être principalement à se remémorer quelques faits ou anecdotes les concernant. Mais la mort d'un parent est quelque chose qui ressemble véritablement à un tremblement de terre, et une atmosphère de quiétude et de positivité ne pourra être atteinte qu'après bien des années. Pourtant, le deuil qui est de loin le plus difficile à assumer est celui d'un mari ou d'une épouse, après des années d'un bon mariage, laissant ainsi un veuf ou une veuve. Notre civilisation n'apporte pourtant pas beaucoup d'aide dans ces cas. Elle est encline au contraire à admirer une veuve, si elle semble avoir surmonté après quelques mois toute sa douleur et qu'elle s'est remise à mener une vie pleinement active et normale. C'est pourtant précisément à ce moment-là que la perte de la présence physique du mari ou de l'épouse se fait le plus profondément sentir. Des recherches sérieuses ont montré que les morts par maladies cardiaques sont plus nombreuses chez les veufs et les veuves que dans les autres catégories humaines. Une bonne relation avec celui qui est décédé est entravée si l'âme, restée sur la Terre, vient à manquer de sérénité.

J'ai connu une femme qui s'était mise d'accord avec son mari dans le cas où l'un des deux venait à mourir, de donner à celui qui resterait sur la Terre une preuve convaincante de sa survie. Le mari mourut le premier et sa femme s'enferma alors dans une recherche continuelle de preuve extérieure de sa présence. Ceci rendit sa vie de plus en plus désespérante et beaucoup plus troublée qu'elle n'avait besoin d'être jusqu'alors. Il était même devenu impossible de la convaincre qu'elle ne regardait pas dans la bonne direction pour découvrir les signes, les attentions continuelles qui lui étaient destinées.

Ces signes sont à découvrir dans l'intimité de notre vie intérieure ou lors de petits faits que nous serions facilement enclins à ignorer. On peut les observer grâce aux yeux du cœur et non pas par l'intellect. Ils peuvent résonner comme de doux avertissements, comme si l'on nous soufflait : « Tu n'es pas conscient de toutes les conséquences que peuvent engendrer les actions que tu as en tête. Peut-être serait-il préférable de te retenir d'agir et de parler, jusqu'à ce que tu sois devenu plus serein. »

Rudolf Steiner nous a donné en abondance des indications à propos des expériences que peut faire l'âme et comment nous pouvons cultiver de

bons rapports entre les défunts et les vivants. Nous ne gardons pas en nous, indéfiniment, la forme du langage que nous pratiquons sur terre ; en fait, le sens de la parole, le sens de la pensée et le sens du « Je », vont graduellement s'atténuer. Et ceci rend de nombreuses tentatives de communications — par le biais de l'écriture automatique par exemple — insatisfaisantes. L'âme défunte se met à apprendre un nouveau langage céleste et elle aimerait que nous partagions quelque peu ce fait. C'est alors une très grande aide pour nous de pouvoir cultiver certaines atmosphères de l'âme qui s'étendent bien au-delà du domaine du langage terrestre.

Premièrement, nous devrions renforcer notre conscience d'être intimement impliqués dans les événements du monde et de la vie des gens autour de nous. Bien avant le milieu de la vie, nous avons été influencés par des peuples de nombreuses contrées de la Terre ; et les effets de nos paroles ont jailli vers l'extérieur bien au delà des limites de notre connaissance. Nous avons contribué au bonheur ou au malheur de personnes qui sont maintenant de l'autre côté de la terre. De toutes ces choses, les défunts sont profondément conscients et c'est une énigme pour eux que nous, sur la Terre, nous nous considérions si fort comme des êtres en soi détachés les uns des autres et des

choses. Nous en viendrons à les rencontrer si nous nous rappelons notre communauté d'appartenance avec toutes les créatures.

Deuxièmement — bien que nous ayons parfaitement choisi de travailler à cette atmosphère — nous avons besoin avant tout de développer le sentiment de la gratitude. La vie nous a apporté bien plus de bon que de mauvais. La gratitude peut s'étendre vers des choses qui sont souvent considérées comme évidentes, comme l'air que nous respirons et la lumière que nous voyons, et qui sont prises pour acquises. Cette ambiance fournira la texture, le matériau, d'un pont puissant de sentiments positifs en direction du monde des défunts. Lorsque nous nous souvenons avec gratitude de quelqu'un que nous avons connu et qui est mort, nous lui apportons quelque chose qui ressemble à cette joie, que nous pouvons comparer sur Terre à de la musique ou à la contemplation de belles œuvres d'art.

La troisième atmosphère est la plus difficile à développer avec fermeté et régularité par les gens de notre époque. C'est la confiance dans le futur. Nous ne savons pas ce qui va advenir dans nos propres vies, nous ne savons pas ce qui va se passer sur la Terre. L'angoisse et l'anxiété sont

difficiles à éviter. Nous avons besoin de la conviction que des puissances bénéfiques ont prévu les dangers qui nous menacent personnellement et qui menacent le monde. Ces puissances, et les défunts avec elles, voient, au travers de l'obscurité présente, la naissance et l'arrivée d'une lumière puissante. Ils voient que sans ces ténèbres, la lumière ne pourrait pas se développer comme elle le devrait plus tard. Et si nous, dans la conscience de notre esprit, nous n'appréhendons pas assez cette réalité, alors il y aura entre nous et les mondes de l'Esprit, une barrière. Celle-ci ne pourra se transformer en un pont que par une forte croyance en l'invisible. Toute vie qui est détruite se poursuit sous une autre forme. William Blake avait une confiance inébranlable dans cette continuité. Dans son poème « *Nuit* », il décrit des moutons attaqués par des loups :

« Et s'ils se ruent dans l'épouvante  
Les Anges, très attentionnés,  
Accueillent chaque doux Esprit  
Pour hériter de nouveaux mondes. »

Nos conceptions modernes peuvent rejeter ces termes et parler de sentimentalisme — mais pour Blake, ils possédaient la complète signification qu'on accorde à un fait réel, même s'il s'agit d'un fait que seuls les yeux

d'une grande innocence pourraient encore voir. Les enfants ont confiance dans le futur ; ils ne devraient pas se sentir obligés de la perdre.

Pour la quatrième atmosphère, il est difficile de trouver un seul terme complet pour l'exprimer. C'est le sentiment complètement opposé à celui exprimé dans le dicton : « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil ». Chaque matin, il est possible d'espérer tant de choses pour le jour à venir, qui nous apporteront des joies imprévues. Il conviendrait de regarder les gens et les choses comme si nous ne les avions jamais vus auparavant, de se réjouir et de s'étonner de leur présence ; ceci nous apportera de la jeunesse intérieure durant toute notre vie. On dit que Rudolf Steiner avait eu une discussion avec un de ses proches au sujet d'une tierce personne à qui il voulait confier une lourde responsabilité, mais il avait été assez critique à son sujet. Celui-ci lui rétorqua : « Mais vous parliez de façon très critique à son sujet hier ! Et Steiner de répondre : « Oui, ... mais c'était hier. » Nous sommes en effet encombrés de pensées statiques au sujet des autres, qui demandent trop d'efforts pour être mises en mouvement et ceci est très embarrassant pour les morts. Ils vivent dans des mondes où de merveilleux changements se produisent sans cesse. Et bien qu'ils désirent qu'on se souvienne d'eux, ils ne veulent pas qu'on garde dans nos esprits des images et des pensées à leur sujet exactement semblables à



celles que nous avons à leur propos à la fin de leur vie terrestre. Et ceci tout spécialement lorsque la mort survient dans des circonstances imprévues et attristantes et que nous soyons obsédés par ce qui est arrivé. Or l'âme défunte a laissé tout cela derrière elle et s'est déjà transformée. Un enfant qui est mort pourrait être décrit dans l'invisible comme ayant grandi presque aussitôt ; à l'inverse, une personne âgée redeviendra jeune. Leur aura à toutes deux manifestera maintenant des teintes vraiment différentes, elle sera peut-être même dotée d'ailes. Les traces de maladie ou d'handicap qui les affligeaient ne disparaissent pas immédiatement, mais vont se transformer et se guérir au cours du temps d'une merveilleuse façon — quoique l'expérience du temps de l'autre côté du Seuil soit plutôt différente de la nôtre. Une personne handicapée peut avoir un avant-goût de ceci dans ses rêves. La chose la plus effroyable qu'un mort puisse ressentir, c'est que les reproches et les critiques amères qu'on entretenait à son égard, continuent à subsister en nous [Raison pour laquelle un défunt, même s'il a commis les pires actes dans sa vie, est toujours une personne sainte, et il faut l'approcher comme telle, *ndt*]. (Les civilisations anciennes comprenaient ce fait bien mieux que nous). Car pour les morts, c'est comme s'ils devaient se battre alors contre un buisson de ronces. Ils ont besoin d'être pardonnés et considérés comme s'ils

possédaient des potentialités qu'ils n'ont pas eu l'occasion de développer sur Terre.

Notre avancée dans ces quatre atmosphères ne nous rendra pas forcément capables d'avoir des conversations pleinement conscientes avec ceux qui sont morts. Mais, une chaleur particulière et une animation nouvelle de nos pensées, afflueront en nous et nous procureront le soutien nécessaire pour y parvenir. D'un autre côté, un reproche pourra parfois nous envahir dont nous ne pourrons pas identifier la source au premier abord. Ceci peut provenir de quelqu'un qui est mort et qui éprouve des difficultés à se résigner aux conditions inaccoutumées du monde Spirituel — peut-être quelqu'un dont nous n'avons pas encore connaissance de la mort, mais qui désire malgré tout regarder vers le monde physique au travers de nos yeux — non pas dans un sens tout à fait négatif, mais d'une manière qui changera par la suite.

L'aide qui peut être reçue de la part d'un défunt n'a pas besoin d'être pensée comme provenant de telle ou telle personne isolément, mais elle émanera souvent d'âmes travaillant de concert. Un être humain approchant des portes de la mort peut rencontrer des âmes qui lui étaient chères et qui sont mortes auparavant. Leurs pouvoirs peuvent s'unir pour réchauffer et illuminer des êtres encore sur Terre — particulièrement celles qui nous ont précédé, comme

cela est ressenti à juste titre dans maintes communautés. Le fait que ceci soit un processus en plein développement dans le monde, que les communautés concernées se nomment chrétiennes ou pas, est un fait intimement relié à l'œuvre du christ.

**4.**

**La solitude de Dieu et des hommes**

On a vu se développer durant ces deux ou trois derniers siècles, un intérêt croissant pour les civilisations anciennes, autant par ce qui peut être appris des témoignages archéologiques et des traditions, que par l'étude des coutumes encore vivantes, particulièrement parmi les peuples qui ont pu échapper jusqu'à un certain point aux flots du changement. Il semble que nous soyons ramenés vers des formes de conscience en lesquelles des groupes ethniques se sentaient profondément unis, et non vers des « Je » individuels, responsables et distincts les uns des autres. Il existe de nombreuses preuves qui montrent que l'expérience du « nous » est plus forte dans les temps anciens que celle du « Je ». Les familles, les tribus et les races, vécurent leurs tristesses et leurs joies en commun et prirent leurs décisions ensemble, comme des oiseaux migrateurs. Mais il y eut toujours des individualités qui restèrent extérieures, en prenant leurs décisions propres et en assumant seuls des

responsabilités particulières. Et tandis que de façon générale, les groupes souffraient dans leur globalité, tout particulièrement lors de la mort d'un de leurs grands hommes, ces grands hommes pour leur part pouvaient souffrir de ces deuils d'une manière solitaire.

Nous avons hérité de la civilisation grecque du nom de « héros » pour désigner ces êtres. Le sens premier de ce mot est « protecteur », comme le nom de la Déesse Héra. Dans ces temps de grande tension ou de danger, le héros était ressenti comme protégeant son peuple. Mais son pouvoir d'aide et de protection était acquis à grand prix. Lui ou elle devait être capable d'affronter la solitude d'une manière telle que les autres n'en étaient pas capables.

Les grandes tragédies grecques illustrent ces faits de manière très claire. Le chœur ressent ses joies et ses peines en tant que groupe ; il peut se contredire ou s'oublier lui-même sans crainte d'incohérence. Les deux ou trois protagonistes sont bien en avant sur scène, exposés et seuls. On pourrait dire que chaque membre du chœur est reconnaissant de ne pas être un héros. Car les héros et les héroïnes vivent entourés de difficultés et d'ennuis véritablement épouvantables. Le Chœur ne leur vient pas en aide ; mais en général,

chaque héros ou héroïne possède un Dieu ou une Déesse qui peut le faire et vient à son secours. Et il est frappant de constater que les Dieux éprouvent de la sympathie pour les luttes solitaires des hommes. Néanmoins les héros doivent être considérés comme partiellement des dieux ou des descendants de ceux-ci. Mais comment se fait-il que les dieux éprouvent de la compassion pour la solitude et le deuil ? Ne sont-ils pas immortels et à l'abri de ces tourments ? De toute évidence, pour les Grecs ce n'est pas le cas : il y a des séparations et du chagrin aussi bien parmi les hommes que parmi les immortels.

Nous pouvons retourner plus loin dans le temps en direction d'une civilisation que les grecs eux-mêmes considéraient comme plus ancienne que la leur. Osiris est un dieu (bien que n'étant vraisemblablement pas parmi les plus anciens). Il vit sur Terre, tel un Roi créatif et prodigue de ses dons, apportant la paix et le progrès à la fois à son peuple et aux peuples voisins. L'agriculture en particulier connaît de très grandes avancées. Mais il est tué perfidement par son frère et doit vivre ensuite dans le monde souterrain, là où vont les âmes des hommes après la mort. Sa femme, Isis, bien que divine, souffre sans cesse et part à la recherche des restes de son corps. Dans cette lutte avec le meurtrier de son époux, elle trouve un allié

en la personne de son fils Horus ; mais tous ceux qui recherchent de façon juste la sagesse céleste deviennent ses fils. Son noble chagrin et son pouvoir de protection sont unis en elle, tel un élément profond de son être.

Les grecs ont eux aussi une déesse qui souffre de la perte de l'un de ses proches. La Déesse de la Terre, Déméter, est d'une certaine façon solitaire parmi les Immortels depuis le début. Mais son amour pour sa fille Perséphone reste entier et infini. Et lorsque Perséphone est enlevée par Pluton, divinité des mondes souterrains, elle la recherche partout avec chagrin. Tout d'abord, personne sur Terre où dans les cieux ne veut lui dire où se trouve Perséphone, soit par ignorance soit par peur de lui avouer la vérité. Et lorsqu'elle apprend le geste de Pluton, elle ne peut d'abord l'affronter elle-même. C'est Hermès, le messager divin, qui négocie un pacte en vertu duquel Perséphone vivra une partie de l'année sur Terre et l'autre dans l'Hadès. Les retrouvailles de la mère et de sa fille sont remplies de joie ; mais le chagrin restera néanmoins une part de la nature de Déméter et elle se retrouvera désormais plus isolée qu'auparavant parmi les dieux, particulièrement parce qu'elle pressent que Zeus a conspiré avec Pluton. Comme Isis, elle est l'inspiratrice des élèves des Mystères, surtout ceux



qui deviendront les pionniers en agriculture. Isis et Déméter ressentent le deuil que causent les actes d'autres dieux représentant les mondes des ténèbres.

Un peu après le début du récit Hébraïque de l'histoire de l'humanité est décrite une solitude qui prend sa source dans la culpabilité humaine. Elle est précédée par deux récits de la Création ; l'un dure six jours et culmine lorsque l'archétype de l'homme est formé et transcende les différences existant entre homme et femme, et cet archétype est directement l'image de Dieu. Adam est formé à partir de la terre : il est incomplet et recherche une compagne. Ève est créée pour répondre à ce besoin. Après la Chute, leurs enfants accomplissent différentes tâches sur terre. Caïn laboure et Abel est berger. Et tandis que Dieu accepte les offrandes d'Abel, il rejette celles de Caïn. Par jalousie, Caïn tue alors Abel. À la suite de ce geste, Caïn doit vivre sur Terre, tel un errant et un hors la loi. Ses descendants deviendront les pionniers de l'artisanat et, en général, de la vie dans les cités. Mais rien ne peut faire pardonner son acte et rien ne semble pouvoir le ramener dans les communautés célestes ou terrestres. Partout il se retrouvera face au fait qu'il est le meurtrier du frère qu'il a perdu.

Dans la tradition Babylonienne, on découvre à nouveau un homme qui traverse de nombreux pays dans une profonde solitude, bien qu'il s'agisse d'une destinée très différente de celle de Caïn. Gilgamesh se risque à lutter contre Ishtar, la déesse de l'amour. En conséquence de quoi, Ishtar déclenche une épidémie durant laquelle meurt l'ami et héroïque compagnon de Gilgamesh. Gilgamesh est alors plongé dans un immense chagrin que personne ne peut partager. Son périple n'a désormais pour seuls motifs que de découvrir finalement la réponse au mystère de la mort. En Europe, il devient l'élève d'un grand prêtre des Mystères, mais ne peut achever complètement les tâches qu'il s'est données. Il retourne alors vers sa cité avec ses plus profondes interrogations laissées en suspens.

Lorsque nous rencontrons de tels personnages dans la Bible et les grandes épopées de l'Antiquité, ils doivent être considérés à la fois comme des individualités réelles et comme des représentants de beaucoup d'autres individualités, qui auront à accomplir des destinées similaires à des époques suivantes. De plus en plus de gens, qui peuvent ne pas apparaître comme des gens particulièrement exceptionnels, endurent, du moins en partie, les souffrances qui furent le dur privilège des héros et des héroïnes. Les rois de Shakespeare ne nous

fascineraient pas tant, s'ils n'étaient d'une certaine manière dissimulés en chacun de nous. Il y a bien un personnage dans les pièces de Sophocle, qui n'est ni un roi ni un héros, et pourrait être décrit comme un homme ordinaire. Philoctète est un soldat grec qui fait route, en compagnie d'autres soldats, en direction du siège de Troyes, lorsque, par inadvertance, il offense une Déesse en foulant un endroit reconnu par elle comme étant sacré. Sa punition est des plus terribles ; son pied est affligé d'un mal qui lui cause une souffrance intolérable et qui empeste les narines de ses compagnons. Ceux-ci l'abandonnent sur une île déserte. La pièce débute alors qu'Odyssée et un jeune compagnon reviennent de Troyes, des années plus tard, dans l'intention de venir le rechercher — car un oracle avait prédit que sans lui, Troyes ne pouvait pas être prise. Sophocle dresse ici un tableau de la solitude et de ses conséquences, qui pourrait être difficilement plus complet. Philoctète n'est pas d'humeur à accepter les repentances tardives et intéressées de ses amis infidèles ; et une intervention du royaume des immortels sera donc nécessaire. Héraclès, le héros enlevé aux Cieux après ses victoires dans de nombreux combats, apparaît alors parmi eux et restaure, par ses révélations, l'amitié et la confiance entre Philoctète et les Grecs.

Si nous en revenons aux pièces de Shakespeare, en faisant un bond en avant de deux millénaires, nous trouvons son personnage le plus solitaire non pas perdu au milieu d'une île déserte, mais vivant au milieu des gens. Hamlet était un jeune homme particulièrement sociable ; et s'il est rendu solitaire, ce n'est pas par un crime ou une offense de son fait, mais par le meurtre secret de son père et le mariage précipité de sa mère, la reine, avec le meurtrier de son père. Gertrude est dans une situation similaire à celle d'Isis, mais elle agit très différemment (bien qu'il y ait une allusion chez Plutarque au sujet d'une faiblesse momentanée d'Isis vis-à-vis de Typhon et pour laquelle Horus la rabroue). L'intervention du père d'Hamlet ne peut amener aucune réconciliation, et plonge Hamlet plus profondément encore dans la solitude, car il ne peut en parler avec personne, et il reste lui-même divisé intérieurement au sujet de la réalité de cette intervention.

L'ensemble de la pièce a été décrit comme une méditation sur la mort. Il y a beaucoup de cela ; mais il y a aussi un autre thème qui la traverse plus encore de part en part. Partout nous voyons la parole humaine lutter en vue d'une communication sincère et se retrouver défaite. Lorsque nous observons attentivement autour de nous, nous pouvons constater que personne ne

comprend vraiment ce que les autres disent, parfois même celui qui parle. Même lorsque des gens s'aiment, comme Hamlet aime Ophélie et son ami Horatio, ils parlent des langages différents et mutuellement incompréhensibles — « des mots sauvages et tourbillonnants ». Ils ne sont pas capables non plus de prier ; on nous montre Claudius essayant de prier, mais il sait qu'il ne peut pas se repentir sincèrement pour le crime qu'il a commis. « Les mots s'élèvent, mais les pensées restent basses ». Lorsque Hamlet sait qu'il va mourir, il parle de la fin de ce tumulte des mots : « le reste est silence ». Et Horatio répond : « Bonne nuit doux Prince : Et que les envolées d'Ange chantent pour ton repos. » De douces voix Célestes devront se faire entendre avant que la solitude d'Hamlet puisse être guérie. Avant d'écrire *Hamlet*, Shakespeare avait montré plusieurs fois la solitude d'un roi ou d'un prince sur scène ; à la fois Richard II et Richard III en sont des exemples. Richard II est montré en prison, luttant désespérément contre ses pensées contradictoires. Mais la solitude de Richard III est encore plus terrible ; une nuit, dans sa tente, il est assailli par toute une série de visions de sa mort, le condamnant pour ses nombreux meurtres. Il semble ne plus y avoir aucun espoir de réconciliation possible à aucun niveau de

l'existence. Puis, vers la fin de la vie et de l'œuvre de Shakespeare, lorsqu'il retourne vers l'écriture d'une pièce historique après de nombreuses années, il décrit la Reine Catherine bannie de la cour par son mari, Henry VIII, qu'elle aime encore malgré tout. Elle vit dans un endroit à la campagne entourée de quelques-unes de ses servantes. Elle est encore très consciente de sa dignité de reine mais elle a pardonné à Henry et à tous ses ennemis. Apparaissent alors des personnages lumineux qui l'invitent à une danse solennelle, à un grand banquet. Et nous savons que celui-ci se déroulera après sa mort qui approche.

À l'époque de Shakespeare, le Chœur avait déjà depuis longtemps disparu. Mais dans certaines de ses pièces, il existe un arrière plan de personnages qui sont montrés comme n'étant pas tout à fait des individus responsables, mais comme les représentants d'atmosphères générales, et ceci se passe jusqu'à un certain degré dans *Henry VIII*. La foule londonienne apparaît (ou y est dépeinte) reflétant les bonheurs et les vicissitudes des très grands. Si nous revenons maintenant de 1500 ans en arrière, vers les débuts de l'histoire du christianisme, lorsque furent écrits les 4 Évangiles, nous voyons apparaître une foule de gens qu'on appelle en général : « la multitude », et qui vont jouer un grand rôle. Le Christ leur parle et ils

répondent avec admiration, posant quelquefois des questions avec ressentiment. Ils se ressentent comme un groupe. Les disciples, eux, écoutent d'une oreille différente ; ils sont passés par des expériences qui ont renforcé leur sens de l'individualité et sont capables de pensées indépendantes. Une part étonnamment vaste de ce que nous trouvons comme paroles dans les Évangiles est prononcée à l'adresse des disciples. Dans l'Évangile de St Matthieu il existe 5 passages considérables, dont le premier est le Sermon sur la Montagne, principalement adressés aux disciples, bien que leur impact soit aussi perçu par la foule.

Dans les trois premiers Évangiles, on parle très peu de façon directe à des individus : bien que le Christ soit souvent décrit comme guérissant des gens particuliers de leurs infirmités. Mais au début des quatre Évangiles, nous pouvons rencontrer, un individu considérablement solitaire — Jean le Baptiste. Il a quitté ses parents pas bien auparavant et a erré dans le désert, expérimentant ainsi dans toute sa plénitude ce que signifie vivre seul pour l'être humain. Il est solitaire, non par culpabilité ou rejet des autres êtres humains, mais par vocation reçue de Dieu. Il devra à nouveau par la suite, éprouver cette solitude désespérante non loin de l'endroit où il vivait dans le désert : la forteresse d'Hérode près de la Mer Morte. Dans

l'intervalle, de nombreuses personnes vinrent vers lui et reçurent le baptême qui conduit à la conscience individuelle ; et certaines devinrent mêmes ses disciples.

Il existe une autre catégorie de gens qui vinrent vers Jean, ce sont les « scribes et les pharisiens » , ou leurs représentants. Ils ont abandonné la conscience de rêve largement répandue dans la multitude pour développer une compréhension rigoureusement intellectuelle de la Loi. Ils sont constamment insatisfaits de ce qu'ils entendent. Ils ne peuvent accepter que ce que l'Esprit a révélé il y a longtemps, pour autant qu'ils puissent le comprendre, mais ils ne sont plus capables d'entendre sa voix vivante.

Dans l'Évangile de St Jean, le Christ est décrit comme venant de « de lui-même » — comme on le traduit généralement. Mais le mot grec utilisé ici signifie vraiment homme individuel, homme en tant que porteur d'un Je. C'est dans cet Évangile que le Christ est le plus souvent décrit comme étant en rapport avec les hommes et les femmes, en tant qu'individus et comme éveillant en eux la foi en Lui au travers de ce qu'il dit et fait. C'est de cet homme dont l'expérience de solitude fut la plus intense, et qui avait ainsi développé un grand sens de la responsabilité individuelle, que Jésus



reçoit le Baptême. Ce sont ceux qui suivent Jean qui deviendront ses premiers disciples. Les tout premiers furent André, et un disciple qui n'est pas nommé, qui se rendirent avec Jésus à l'endroit où il sera baptisé. Ensuite, Pierre, Philippe et Nathanaël, seront rencontrés séparément et par des voies particulières. (Les autres Évangiles décrivent l'appel des disciples différemment et à un autre moment ; les récits ne doivent pas être considérés comme contradictoires, mais comme relatant des occasions différentes). Ensuite, dispersés au travers des Évangiles, nous avons des gens, à qui Jésus parle, rencontrés dans des situations très diverses, mais la plupart ont en commun qu'ils sont de quelque manière coupés de leurs compatriotes, ou qu'ils ont pris à ce sujet une importante décision individuelle. Nicodème, vient vers Jésus de nuit, seul. La Samaritaine vient seule, à midi, au puits de Jacob. L'homme qui souffrait depuis 38 années de paralysie, se plaint de ce qu'il n'a personne pour lui venir en aide. L'aveugle-né est mendiant et solitaire, à cause de son infirmité. La femme adultère traverse la terrifiante solitude de ceux qui sont condamnés par tous. Et à chacun, Jésus répond de manière qui va à la rencontre de sa destinée personnelle. Dans le dialogue avec la femme samaritaine, nous pouvons observer comment celui-ci progresse pas à pas, depuis la

demande très simple d'avoir de l'eau à boire, jusqu'à la profonde question de la femme au sujet de la venue du Messie et la déclaration du Christ qui lui dévoile qui Il est. La femme comprend que celui avec qui elle parle connaît déjà l'histoire de sa vie. Ce qui a été décrit dans ce livre comme un sens possédé par les hommes en général, le sens du « Je », Jésus le possède à un niveau différent : celui de la vision complète de l'existence de l'individualité humaine et de son développement. Ainsi, étant reconnue et acceptée, elle, qui vint dans un état de profonde solitude, put repartir sans hésitation vers la cité et amener d'autres hommes vers Jésus.

L'histoire de l'aveugle né est plus remarquable qu'on ne le perçoit généralement. Dès le début, il est admis comme allant de soi que la cécité doit être le résultat du « péché ». Oui, mais : « Qui pécha ?, cet homme ou ses parents, pour qu'il soit ainsi né aveugle ? » Ce n'est qu'au cours d'une vie précédente que cet homme pouvait avoir lui-même « péché », si c'est de son fait propre qu'il est devenu aveugle. Ceux qui parlaient de cette façon regardaient la vie de cet homme avec les yeux de la condamnation. Et même ceux qui voyaient en ses parents les responsables, pensaient néanmoins que cet homme pouvait aussi être blâmé : « Tu naquies d'un péché absolu ».

Mais Jésus dit : « Ce n'était pas parce que cet homme péchât, ou que péchassent ses parents, mais afin que les œuvres de Dieu puissent être rendues manifestes à travers lui ». Cette manifestation n'est pas ouvertement et seulement dans la guérison elle-même, mais dans la séquence complète des événements ; l'épreuve de l'infirmité, la guérison en laquelle l'homme joue lui-même un rôle actif, les actes de témoignage subséquents dans lesquels il fait preuve d'un courage remarquable. Il désirera devenir un réprouvé, mais à présent d'une manière très différente : pour l'amour de la vérité.

Cette histoire est une préparation mystérieuse et complexe au récit du réveil de Lazare, elle aussi racontée seulement dans l'Évangile de St Jean. La toute première chose qui est dite au sujet de Lazare c'est qu'il était malade. Mais il est aimé de Jésus. Du point de vue des quatre Évangiles, ceci est un paradoxe énorme. Jésus apporte la santé à tous ceux qui ont besoin de son aide. Personne ne meurt ou n'approche de la mort en sa présence. Comment se fait-il alors qu'un de ses disciples proches, aimé de lui, puisse tomber malade ? A-t-il donc commis un si grand crime, pour être ainsi séparé de son maître ? Rien dans le récit ne le suggère. Et ce qui est dit par Jésus au sujet de cette maladie, concerne le futur, comme ses paroles

prononcées à l'aveugle-né. Cette maladie n'est pas dirigée vers la mort mais vers la manifestation de Dieu. Il est toujours possible de considérer la maladie humaine, en se posant la question : « En vue de quoi ceci est-il une préparation ? » Une situation dans la destinée humaine peut advenir dans laquelle on nous demande de faire quelque chose que nous ne pouvons pas accomplir. Dans ce cas, nous pouvons tomber malade ou être victimes d'accidents. Cela peut se dérouler des années auparavant : nous avons été placés devant un tel défi; et voici que, maintenant, nous sommes capables de l'affronter pleinement, grâce à l'évolution que la maladie ou l'accident a aidée à réaliser en nous. La maladie de Lazare ne pourrait-elle pas, éventuellement, être considérée sous cet éclairage ? Une autre question se présente encore, qui va plus loin celle-là ; Lazare est-il, lui aussi, dans le sens commun du terme, un être de solitude, tels que les Evangiles en décrivent de nombreux dans l'entourage de Jésus. Il est l'aimé du Christ et a deux sœurs dévouées et semble être membre du cercle des disciples. Comment se fait-il qu'il puisse être d'une façon ou d'une autre considéré comme solitaire ?

Un homme peut être très aimé, respecté, et néanmoins, tourner son regard vers un maître bien plus élevé que lui — se retrouver seul en face

d'une tâche en laquelle, pour de bonnes raisons, ce maître ne l'aidera pas directement. Une tâche dont personne ne peut-être informé. Presque depuis les tout débuts, le Christ indique à ses disciples qu'il sera mené par ses ennemis vers la mort. En l'occurrence, ils l'entendent dire, suite à la scène du Temple (dans des termes se référant à son propre corps, comme Saint Jean le dit spécifiquement) : « Détruisez ce Temple et je le rebâtirai en trois jours ! » Tous les Evangiles montrent que les disciples n'étaient pas capables d'accepter la signification de tels mots. Luc, dans son récit de la Transfiguration, révèle quelle compréhension pouvait être ainsi découverte pour la Passion qui approchait; Jésus parle sur la « montagne » avec les formes spirituelles de Moïse et Élie, au sujet de « l'exode qu'il accomplirait à Jérusalem ». Il est évident que les trois disciples qui étaient présents ne pouvaient pas comprendre ce qu'il était en train de dire. Des mois plus tard, immédiatement avant sa venue à Jérusalem, Jésus parle en détail de la Passion qui approche ; et Luc dit « qu'ils ne comprenaient rien de ces choses, ses dires leur restaient cachés et ils ne saisissaient pas ce qui était dit ». Lazare fut-il un de ceux (comme sa sœur Marthe l'était clairement) qui ne comprirent pas ? Le récit nous indique d'une manière délicate qu'il comprit bien plus que les

autres. Car lui, reste à Béthanie alors que les autres sont partis avec Jésus « au-delà du Jourdain où Jean baptisait au début ». Béthanie est proche de Jérusalem, sur la route qui vient de Jéricho au travers du désert, sur les versants du Mont des Oliviers. Durant la semaine Sainte, Jésus se montre de nuit à Béthanie, excepté la nuit qui précède la Passion.

Nous voyons donc que Lazare se prépare de façon différente pour ce qui doit advenir peut-être seulement quelques semaines plus tard. Jésus a amené les autres disciples dans le désert « au-delà du Jourdain », et là, ils leur fait se souvenir de Jean le Baptiste qui avait dit de Lui « voici l'Agneau de Dieu qui porte les péchés du monde ». Lazare lui, reste près de Jérusalem où l'Offrande Cosmique de l'agneau, préfigurée dans la Pâque juive avant l'Exode, est à accomplir. C'est donc dans un sens profond et intime que Lazare est seul ; isolé dans l'espace, séparé de Jésus et des autres disciples, étant proche de ses ennemis, il devra peser ce qu'il aura à faire lorsqu'approchera vraiment le moment crucial, le moment de la mise en Croix. Ses sœurs n'ont pas assez approché la mystérieuse relation du Christ avec la mort pour pouvoir lui venir en aide. Ce n'est pas seulement la question d'être capable de comprendre le moment venu ; mais être capable d'agir lorsque cet événement sera en

train de se produire devant lui, un événement comme la Terre n'en n'a jamais connu de semblable auparavant. Une seule chose pourra le préparer à affronter tout cela : le fait que lui-même ait du traverser la mort et ressusciter.

L'une des premières choses à avoir été révélées par Rudolf Steiner, lorsqu'il commença à enseigner en tant qu'initié sur le monde spirituel, fut que Lazare lui-même est l'auteur du quatrième Évangile. Dans les Évangiles, les noms sont utilisés d'une façon particulière, qui peut nous sembler inhabituelle. On peut en effet faire référence à la même personne à l'aide de noms différents et à différents moments selon les situations. Par exemple dans l'Évangile de St Jean, bien que Pierre ait reçu son nom de Jésus lui-même ; à plusieurs reprises on s'adresse à lui dans le dernier chapitre comme à Simon. Dans l'Évangile de St Luc, rédigé semble-t-il quelque temps avant le quatrième Évangile, nous trouvons le récit de Lazare-le-mendiant, qui meurt et pour la résurrection duquel l'homme riche, qui l'avait négligé toute sa vie, supplie Abraham.

Lazare de Béthanie est quant à lui un mendiant dans un sens différent. Le candidat à l'initiation aux Mystères du monde spirituel doit traverser de sévères épreuves ; parmi elles, il doit reconnaître

que tout ce qu'il a accompli jusqu'à présent en vue de l'acquisition de connaissance, n'est vraiment rien du tout ; et il doit voir qu'il ne peut encore libérer sa volonté de l'attachement aux choses terrestres. Dans les anciens Mystère, il en venait, sous l'influence de telles épreuves, jusqu'au point où il pouvait traverser une sorte de mort. Il était déposé dans un tombeau et ramené à la vie après trois jours, par le guide Hiérophante. Durant cette période, ses forces de vie avaient été détachées de son corps physique, comme elles le sont à la fin de la vie ordinaire, et avait consciemment pénétré au sein du monde spirituel. Rudolf Steiner montre clairement que pour ce qui l'en est actuellement de ces antiques pratiques, cela reste tout à la fois semblable, et pourtant fondamentalement différent. Lazare est lui aussi déposé dans un tombeau et rappelé, « réveillé » (*ndt*), trois jours et demi après, par le Christ Lui-même en tant qu'être transformé. De ce fait, il devient capable de rédiger le quatrième Évangile et il y fait référence à lui-même comme le « disciple bien aimé » — non par excès de présomption, mais par gratitude infinie pour ce qu'il a ainsi reçu.

Une des plus troublantes énigmes qui surgit, lorsque nous comparons les quatre Évangiles entre eux, concerne les événements que Jean tient sous silence. Matthieu, Marc et Luc décrivent la



Transfiguration et transmettent un récit de l'institution du saint sacrement ; Jean ne le fait pas. Les autres décrivent comment Jésus prie seul dans le Jardin de Gethsémani. Jean passe directement de la fin de la « Cène » à l'arrestation de Jésus. Il serait certainement faux de penser que Jean se tait sur certaines choses *parce qu'elles* ont déjà été décrites ; car il raconte l'histoire de « La multiplication des pains » qui est, elle aussi, décrite par les autres Évangélistes. Une des réponses qui peut être suggérée, et qui peut au moins contenir une part de vérité, c'est que là où Jean laisse un événement en dehors de son propos, la *signification* de cet événement est contenue dans l'ensemble de l'Évangile, ou du moins, dans une grande partie de celui-ci. Par exemple, l'ensemble de l'Évangile peut être considéré comme existant au même niveau spirituel que la conversation de Jésus avec Moïse et Élie lors de la Transfiguration, et contient le même contenu essentiel.

La description de l'agonie de Jésus au Jardin de Gethsémani, est un événement profondément émouvant et mystérieux. Le Jugement de Jésus et la Passion approchent et Jésus fait face à leur venue en une prière solitaire. Même un petit groupe élu de disciples — le même que celui lors de la Transfiguration — n'est pas capable de rester

éveillé en Sa compagnie. Nous sommes témoins de ce terrible paradoxe : la solitude d'un dieu.

Pourquoi Jean, qui sait tant de choses au sujet de la solitude, n'inclut-il pas ceci ? Peut être que nous pouvons trouver partiellement la réponse en ceci ; la totalité du « Discours d'Adieu » et la Grande Prière Sacerdotale (chapitres 14-17) sont en rapport avec la même chose, alors que les récits de la « Cène » ne le sont pas dans les autres Evangiles. Matthieu, Marc et Luc y sont surtout concernés par l'institution du sacrement que les disciples reçurent ensemble en profonde vénération et unité -- ainsi que nous le dépeint merveilleusement un tableau de Fra Angelico. Dans Saint Jean, les difficultés que les disciples traversent sont signalées par les questions posées par quatre d'entre eux, en interrompant le flot du discours. Pierre, Thomas, Philippe et l'autre Judas, interviennent avec leurs problèmes personnels, en entravant ainsi le grand mandat qui est en train de leur être donné à eux tous. Et Jésus décrit lui-même ce qui est en train de se passer juste avant sa grande Prière au Père. « L'heure arrive et en vérité elle est arrivée, où vous serez dispersés, chacun retournant à ses affaires[« *to his home* », *ndt*] et où vous me laisserez seul ; pourtant je ne suis pas seul, car le Père est avec moi ».

La traduction « *to his home* [*vers chez lui, ndt*] », bien qu'utilisée et naturelle pour le mot grec « *ta idia* » est peut être inappropriée ou même erronée dans ce cas. Il n'existe pas d'autre indication que les disciples galiléens possédassent quelque chose qui ressemblât à des « *homes* » à Jérusalem. Littéralement, cela signifie plutôt « vos affaires, vos préoccupations propres » et c'est le même mot qui dans le premier chapitre de l'Évangile de St Jean est traduit par « hommes individuels », selon Rudolf Steiner. Les disciples sont renvoyés entièrement à eux-mêmes ; ils traversent les événements qui suivent comme des rêveurs, complètement incapables de n'effectuer une action effective ou d'exprimer une parole qui aidât Jésus. Celui-ci est abandonné, tout seul, au milieu des hommes de la Terre. Personne ne se tient à ses côtés pour l'aider à répondre aux accusations de ses ennemis. Il n'y a même plus personne pour partager en partie sa souffrance. Tous échouent dans la compréhension de ce qui est en train de se passer. Les ténèbres, qui recouvrent la Terre, envahissent également les âmes humaines. Cette absence complète de compréhension est la Coupe que Jésus doit accepter à Gethsémani. C'est une boisson qui ne peut que rendre pire la soif de l'âme pour la connaissance, cette soif dont témoigne Jésus sur la

Croix, selon ses dires rapportés seulement par Jean.

Mais il y en a néanmoins quelques rares qui feront preuve de compréhension. L'un d'entre eux est le « disciple que Jésus aimait » ; l'autre est sa mère. On ne voit pas toujours combien Marie a dû souffrir de solitude après que le peuple de Nazareth ait rejeté et tenté de lapider Jésus. Ses autres fils, dont Marc donne une liste, ne comprirent pas Jésus. Mais elle, fut en mesure de le comprendre et même depuis le moment du Baptême : elle put œuvrer à ses côtés, dès le premier signe qu'il accomplit à Cana, en Galilée. Mais il est clair aussi qu'elle ne l'accompagnait pas habituellement dans ses voyages. Il existe un merveilleux dessin de Dürer qui montre Jésus disant au revoir à sa Mère ; et sans doute y eut-il plus d'un au revoir de cette sorte. Maintenant, depuis la Croix, Jésus institue un nouveau mode de relation, en disant à sa mère : « Femme, voici ton fils ! » et vers le disciple aimé, il dit : « Voici ta mère ! » Dans la sentence suivante nous rencontrons de nouveau le terme grec « *ta idia* » ; le disciple l'unit à ses décisions individuelles et ses responsabilités. Il ne semble pas y avoir d'indication que Marie eût une résidence à Béthanie ; mais elle peut bien avoir eu sa maison plus tard à Ephèse, ville avec laquelle, suivant une

tradition précoce bien précise, le disciple « bien aimé » avait aussi des attaches.

Sur la Croix nous trouvons donc un merveilleux exemple de la manière dont la solitude est une préparation en vue de sa propre guérison. Si à la fois Marie et le disciple aimé ne s'étaient pas engagés sur des chemins très solitaires, ils n'auraient pas été ce qu'ils sont maintenant devenus l'un pour l'autre. Marie apporte une vue pénétrante sur les mystères de la naissance ; Jean sa moisson de la rencontre avec la mort. Ils peuvent élever la relation entre mère et fils — qui fut si puissante dans les instincts humains pendant des millénaires — de nouveau vers le royaume de l'éternelle lumière. Et le Christ durant ces heures de sa plus grande solitude put préparer pour les êtres humains individuels un nouveau royaume de relations intenses, transformant et transcendant celles issues du sang naturel, ainsi que lui-même répandit son sang sur la Terre.



**5.**

## **Résurrection et Ascension**

On dit peu de chose dans le Nouveau Testament, concernant les événements qui se déroulent entre la mort du Christ sur la Croix le Vendredi saint, et sa Résurrection, à l'aube du Dimanche de Pâques. On trouve une brève référence dans la Première Épître de Pierre, où il est dit que Christ vint et « prêcha aux esprits en prison » ; et il existe quelques descriptions imaginatives vivantes dans les premiers écrits apocryphes chrétiens, qui furent par la suite développées au Moyen-âge, sous forme de pièces sur le thème poignant de l'Enfer. Les « esprits en prison » sont ceux qui, à cette époque, résidaient dans les royaumes après la mort, mais qui avaient été si profondément influencés par leurs expériences dans leurs corps terrestres, qu'ils ne pouvaient plus trouver leur chemin vers l'existence éternelle. Des esprits sous-terrestres tentent alors de les maintenir sous leur influence ; Christ vint donc les libérer et les aider à poser leurs pieds sur la grande échelle qui mène aux étoiles. Comme l'indique Saint Paul, Christ ne laisse pas aux puissances obscures une emprise incontestée dans les profondeurs de la Terre. Il revendique l'Enfer, aussi bien que la Terre, comme appartenant à Son royaume, à Lui confié par son Père. C'est le début d'une longue bataille pour racheter le mal, en le réinsérant dans l'harmonie



cosmique. [Anne Catherine Emmerich a décrit ce « Séjour du Christ dans les Enfers » dans ses Visions avec force détails émouvants, *ndt*]. De nos jours, des âmes innombrables qui sont mortes le rencontrent comme un Être de Lumière ; de remarquables témoignages de cela nous viennent d'un grand nombre de personnes qui sont passées par une mort clinique déclarée, mais sont ensuite sorties de cet état. L'Être de Lumière, qu'elles ne préfèrent appeler par aucun autre terme, leur a parlé et les a encouragées, et parfois même aidées à regarder dans leur vie terrestre passée et à voir que ce qui importe le plus sur Terre, c'est d'aimer et d'apprendre ; des tâches vers lesquelles elles devront revenir dans quelque temps, ce temps tel qu'il est mesuré sur terre.

Lorsque les Évangiles en arrivent à la Résurrection, qu'ils annoncent tous, ils décrivent principalement l'impact de l'événement sur les âmes humaines, plutôt que le processus mystérieux par lequel le nouveau corps terrestre immortel, vu par les disciples, a été édifié. A propos des détails concernant le processus de la Résurrection, nous aurons donc besoin d'apprendre de nouvelles choses pendant de nombreux siècles encore. Mais les Évangiles portent une attention minutieuse,

chacun à sa propre manière d'ailleurs, aux circonstances et aux gens concernés par ces premières rencontres avec Christ Ressuscité. Ils sont d'accord sur le fait que ce sont des femmes qui le virent en premier. Ce furent elles, avec leurs corps apparenté aux éléments les plus mobiles, à rester suffisamment sensibles pour recevoir de telles impressions si neuves et imprévues. Et c'est même la rencontre avec une femme en particulier, qui est décrite dans les plus grands détails.

Il existe une version du dernier chapitre de l'Évangile de Marc qui dit de Marie Madeleine que Christ avait chassé d'elle sept démons. Les nombres dans le Nouveau Testament ne sont jamais accidentels. Marie Madeleine a enduré sept assauts lancés sur son âme au travers de son corps. Sept est habituellement un nombre attribué aux dons célestes bons et grands que reçoit la terre ; la Genèse commence par les sept jours de la Création et toute la Révélation de Jean est construite sur la succession des sept Églises, sept sceaux, sept trompettes et sept coupes de colère. Mais les maux reflètent l'ordre des Cieux sous une forme altérée. (Dorothy Sayers inventa consciemment le terme terrible de « Hiérarchies inférieures [*Lowerarchies*] ». Les planètes ont laissé leurs empreintes dans les processus de vie et organes du corps humain, et chacun de ceux-ci peut être

perturbé d'une manière qui dérange l'âme humaine.

Ces dérèglements ouvrent la porte aux puissances obscures qui prennent alors possession, en la divisant en son sein, de l'âme humaine. Beaucoup de gens de nos jours font l'expérience dans une certaine mesure de telles divisions au sein de leur personnalités ; en elles-mêmes, elles sont plusieurs, mais au milieu des autres, elles sont bien seules — c'est pourquoi personne ne sait comment s'occuper d'elles. Christ guérit Marie Madeleine de cette condition, à la fois en renforçant sa personnalité, et en la conduisant dans la petite communauté de femmes qui accompagnent ses voyages jusqu'à ses derniers moments et seront proches de la Croix. En ce matin de Pâques donc, elle se retrouve seule près du sépulcre, que les autres femmes viennent de quitter, regardant dans l'obscurité du tombeau et pleurant. Elle y voit deux Anges en blanc, « ils sont assis là où le corps de Jésus était étendu, l'un à la tête, l'autre aux pieds ». Ils lui demandent pourquoi elle est en larmes et elle leur parle d'un « ils », qui auraient emmené son Seigneur. Puis elle se détourne d'eux et de l'obscurité du sépulcre. Elle regarde à présent dans le jardin, les fleurs, les buissons les arbres dans leurs couleurs printanières — car nous sommes en avril. Au milieu de tout cela, elle voit

un homme, debout, qu'elle ne reconnaît pas. Dans les récits de la Résurrection, cela se produit à plusieurs reprises ; la forme du Christ n'est donc pas juste comme elle était avant la Passion. Il a édifié un nouveau corps, translucide et extrêmement mobile, en fait le premier membre d'une nouvelle création de l'être humain — non pas de celle des Six Jours, mais de celle du Premier Jour. Ce n'est pas une méprise de la part de Marie Madeleine que de supposer qu'elle a devant elle un jardinier ; Il est venu en effet remettre en ordre et prendre soin de tous les êtres vivants, aussi bien que de l'humanité, ainsi que d'empêcher que la Terre devienne un désert.

Marie Madeleine lui promet alors, avec un très grand courage, que s'il a pris le corps de Jésus, et veut bien lui dire où il a été déposé, elle l'emportera. En réponse, il prononce son prénom d'une manière telle qu'elle ressent qu'il s'adresse directement à son « Je » et qu'elle sait que seul Christ-Jésus pouvait le faire ainsi.

Chaque détail de cette conversation nous conduit vers de grandes pensées pleines de sensibilité. Et ce chemin nous est rendu plus difficile à cause de nos incertitudes concernant les pleines implications de certains des termes. *Rabboni*, est une forme plus pleine et consacrée de *Rabbi*, et

elle semble généralement avoir été employée pour Dieu en tant qu'enseignant. *Rabbi*, est parfois employé dans l'Évangile de Saint Jean, d'une manière quelque peu ironique, avec l'implication que celui qui parle ne sait pas que le Christ est bien plus grand qu'un enseignant. Mais ici, tel qu'il est utilisé par Marie, c'est la reconnaissance complète de l'enseignement qu'elle a reçu de Lui, de cet enseignement qui guérit et purifia son âme. Suivant la Vulgate, les mots qui sont alors prononcés par Jésus, ont généralement été traduits par « *Ne me touche pas* ». Or, les traducteurs et commentateurs modernes s'accordent sur le fait qu'elle **avait** alors entouré ses pieds de ses bras, comme l'avait fait la femme dans l'Évangile de Matthieu (28, 9), et que le terme grec implique qu'elle est donc en train de le retenir de continuer le voyage qu'il est en train de faire. Il lui donne alors une tâche. « Vas auprès de mes frères et dis-leur, que je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » Lors de l'ultime Cène, Jésus avait dit qu'il n'appelait pas les disciples, serviteurs, mais amis ; à présent il parle d'eux comme étant ses frères. Et en tant que sœur, Marie Madeleine doit maintenant se joindre à eux, et détourner leurs esprits du passé immédiat en direction du futur.

Et ils éprouvent de grandes difficultés à croire ce qu'elle et les autres femmes rapportent. Mais ils sont en train de se retrouver les uns les autres, hors de l'amère séparation dont ils ont souffert depuis l'arrestation de Jésus. Deux autres disciples, l'un d'eux nommé Cléopas, cheminent ensemble en cet après-midi du Dimanche de Pâques et s'apprêtent à traverser le village d'Emmaüs, au Nord de Jérusalem. C'est un voyage au cours duquel ils entrent dans une profonde conversation, quoique teintée d'une tristesse toute aussi profonde. Un troisième marcheur s'approche alors, les accompagne et commence à s'entretenir avec eux. Avec lui, ils parcourent les citations de la Loi (Les Livres de Moïse), les Prophètes, et les Psaumes. Une lueur illumine alors leur esprit : n'avait-il pas été dit que le messager de Dieu souffrirait des mains des hommes ? À Emmaüs, ils persuadent le troisième d'entrer avec eux dans une auberge. Et quand celui-ci, qu'ils avaient d'abord considéré comme un « étranger dans Jérusalem », prit le pain sur la table, le bénit, le rompit et le leur tendit, ils le reconnurent comme le Christ et Lui disparut à leur vue.

Il faut observer ici que ces apparitions de Christ ressuscité se produisent lorsque, pour l'expérience des disciples, il y a un mélange d'anciennes et de nouvelles impressions. Les deux disciples qui se

rendaient à pied vers Emmaüs, avaient connu les passages de la Loi et des Prophètes toute leur vie — mais à présent, ils les entendent d'une voix nouvelle, comme venus d'un étranger, et de plus, sur le coup d'une très grande douleur. De façon similaire, les onze disciples sont réunis dans la soirée en un lieu familier, la pièce du haut (du Cénacle, voir les *Visions* d'Anne Catherine Emmerich, *ndt*) où avait eu lieu l'ultime Cène, et qu'à cause de pressentiments anciens, ils avaient protégé contre les intrus. Et voici qu'ils reçurent aussi de nouvelles impressions ; ils avaient entendu, en effet, ce que les femmes avaient dit, et que Simon Pierre, lui aussi avait vu le Christ ressuscité dans une réunion qui n'est toutefois pas rapportée par les Évangélistes. Les deux voyageurs, qui s'étaient rendus à Emmaüs, sont alors admis parmi eux et apportent leur témoignage. Quoique tout ceci soit mystérieux, ils sont donc préparés, dans une certaine mesure, pour le moment où Christ Lui-même se tient au milieu d'eux. Ils pensent qu'ils sont en train de le voir en esprit, mais il leur prouve bientôt qu'il a un corps physique, bien que d'une sorte nouvelle ; translucide et immortel, « un corps en sang et en os, comme vous pouvez voir que j'ai ».

Tout ceci provient du récit de Luc et il semble y avoir une contradiction curieuse avec le récit qu'en

fait Jean. Jean précise que cette soirée-là, Thomas ne se trouvait pas parmi eux ; comment peuvent-ils donc alors être onze ? Peut-être qu'une réponse est à découvrir en considérant le douze, moins comme un nombre fixe de personnes que comme un cercle reflétant et représentant, sur la Terre, le grand cercle céleste des puissances qui ont à la périphérie leurs images dans les constellations du Zodiaque. Douze peuvent être rejoints par un treizième ; les places dans le cercle peuvent être prises par différentes personnes à différents moments. Jean Lazare, comme cela semble possible, ne fut pas la même personne que Jean, fils de Zébédée, il se peut qu'il ait rejoint le reste des douze avant la dernière Cène. Il existe quelques peintures anciennes qui représentent treize disciples. Mais il n'est pas nécessaire d'en tirer tout de suite des conclusions définitives.

Par conséquent, selon le récit de Jean, Thomas vit dans un triste isolement durant toute la première semaine de Pâques, incapable de croire ce que disent les autres. Il faut dire qu'il est d'une profonde nature mélancolique. Comme l'illustre la question qu'il pose lors de l'ultime Cène : « Seigneur, nous ne savons pas où vous allez ; comment pouvons-nous connaître le chemin ? ». Mais en ce dimanche après Pâques, les disciples sont à nouveau réunis au même endroit, et le



Christ vient à eux. Après avoir de nouveau donné sa bénédiction de paix, il dit à Thomas : « Mets ton doigt ici, et vois mes mains ; et place donc ta main sur mon côté ; ne sois pas incrédule, mais crois. » Quand les sens de la vue et du toucher fonctionnent ensemble, nous disposons, dans le monde physique, de la plus forte assurance de la réalité. Et Thomas de répondre : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

Selon Jean, une troisième apparition du Christ à un groupe de disciples, cette fois sept d'entre eux, eut lieu à côté du Lac de Galilée. Cet épisode est raconté dans le vingt-et-unième chapitre, qui possède une qualité différente du reste de l'Évangile. Il témoigne d'une atmosphère imaginative, presque semblable au rêve. Physiquement, il se peut que les disciples soient tous restés à Jérusalem, comme cela semble découler du récit de Saint Luc. Mais une fois de plus, de nouvelles expériences, et peut-être ici dans le royaume de l'âme plus que dans le monde physique, vont à la rencontre de souvenirs du passé. Et une fois de plus, le Christ n'est pas d'emblée reconnu par eux.

Depuis son reniement, Pierre porte en lui un chagrin tout particulier. Le reniement ne fut pas une épreuve aussi sinistre que la trahison du Christ

par Judas. Même à l'égard de Judas, nous ne devrions pas penser qu'il est condamné, après son suicide, à la solitude éternelle ; son âme rejoindra à temps la compagnie des serviteurs de Christ [Remarquable intuition de Bittleston, car effectivement, on vient de découvrir un texte apocryphe dont la teneur va dans ce sens, *ndt*]. Mais Pierre, bien qu'il ait déjà reçu tant de réconfort du fait de la Résurrection, n'a pas encore oublié les circonstances de son reniement, et la violente auto-accusation qui l'a suivi. Maintenant il est directement aux prises avec le souvenir de tout ceci.

Durant les heures glaciales de la nuit qui suivirent l'arrestation de Jésus, Pierre avait tenté de se réchauffer près d'un petit feu à l'extérieur de la salle de jugement du Sanhédrin. À présent, un petit feu similaire est allumé à côté du lac, en cette première heure de la matinée. Et après qu'ils eurent mangé du pain et des poissons, comme les cinq mille l'avaient fait en Galilée, Christ-Jésus, à trois reprises, questionne Pierre, en utilisant son propre nom Simon, et en se référant, semble-t-il, à son père : « Simon, fils de Jean ». Pierre doit maintenant faire trois affirmations, comme en cette nuit tragique il avait, par trois fois, renié connaître Jésus. Ces affirmations sont très difficiles à faire pour lui, en partie parce qu'il lui est difficile

de voir pour quelle raison il avait dû faire ainsi ; assurément, il ne pouvait y avoir absolument aucun doute concernant son amour à l'égard de Jésus. Dans les termes grecs de ce passage, deux mots différents sont employés pour « amour » ; et les traducteurs sont partagés quand à savoir si cette variation est significative ou pas. Dans son inestimable lexique du Grec du Nouveau Testament, Alexander Souter oppose trois mots grecs pour « amour » en donnant des indications sur leur usage : *eramai* pour l'amour passionné, *phileo* pour l'amour d'amitié, et *agapao* pour l'amour de vénération. Concernant la solitude, ces trois termes semblent fonctionner d'une manière très différente. *Eros*, quand il est pleinement enflammé et pleinement mutuel, semble effacer tout sentiment de solitude. Mais quand il disparaît, il peut laisser éventuellement derrière lui une solitude encore plus vive qu'avant son arrivée. *Philia*, l'amitié affectionnée, est source d'un bien être plus durable, et peut perdurer dans le temps. Mais le grand transformateur de la plus pénible solitude en solitude fertile et en profonde amitié est *agape*, l'amour désintéressé. Dans la première question de Jésus à Pierre, c'est le verbe *agapeo* qui est utilisé ; et Pierre répond humblement avec *phileo* ; Jésus ne l'avait-il pas appelé « ami » en vérité ? C'est la même chose avec la seconde

question et réponse, mais avec la troisième question, Jésus, descend en quelque sorte dans les échelons de l'amour et utilise cette fois *phileo*. Ceci est très dur à supporter pour Pierre ; n'est-ce pas même ce degré d'amour qui est remis en question chez lui ? Par conséquent ce passage peut être rendu comme suit :

Jésus dit à Pierre, « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci le font ? »

Il répondit : « Oui, Seigneur, vous savez que vous m'êtes cher. »

Jésus lui dit : « Fais paître mes petits agneaux. »

Puis il lui dit à nouveau pour la seconde fois,

« Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? »

Il répliqua : « Oui, Seigneur, vous savez que vous m'êtes cher ».

Jésus lui dit, « Garde ma jeune brebis. »

Puis il lui dit pour la troisième fois, « Simon, fils de Jean, te suis-je cher ? »

Pierre fut chagriné qu'il lui dît pour la troisième fois « Te suis-je cher ? » et il lui dit,

« Seigneur, vous savez toute chose. Vous êtes conscient que vous m'êtes cher. »

Jésus lui dit : « Fais paître ma jeune brebis. »

[Jean (21, 15-17). Traduction de Kalmia Bittleston (Floris Books, 1984). William Temple dans son *Readings in St John's Gospel* propose une traduction qui réalise des distinctions similaires.]

Le tempérament de Pierre le pousse autant à se ruer vers l'action qu'à s'en tenir éloigné ; il ne peut trouver de stabilité qu'au travers d'épreuves qu'il rencontre et traverse grâce à l'affection et à l'amour divin.

Les communautés qu'il sera appelé à servir sont représentées par des poissons à récupérer dans les mailles du filet de la sagesse divine et ensuite comme des agneaux. Moutons et agneaux ne sont pas considérés dans le Nouveau Testament comme nous les considérons généralement à notre époque -- des imitateurs passifs – mais plutôt comme des êtres capables de sacrifices libres. C'est une communauté noble en laquelle Pierre sera appelé à devenir berger et pêcheur, pour le reste de sa vie.

C'est uniquement Luc, dans le premier chapitre des Actes des Apôtres, qui fournit un récit complet de l'Ascension. La véritable signification de l'Ascension du Christ est pleine d'énigmes pour la plupart des gens de notre époque. En regardant au-

dessus de nous, depuis la Terre, ne contemplons-nous pas seulement l'espace sans limite, au travers duquel quelques objets physiques relativement minuscules sont en train de se déplacer à des vitesses à peine imaginables ? Et le Christ ne nous a-t-il pas promis qu'il resterait sur la Terre avec ses disciples jusqu'à la fin du monde ? Qu'est-ce que cela peut signifier, qu'une « nuée Le ravit hors de leur vue » ? Les nuages sont aujourd'hui étudiés uniquement comme des phénomènes physiques intéressants ou comme des indicateurs du temps qu'il va faire. Nous pensons rarement à tout ce que nous leur devons — sans nuages, il n'y aurait pas de vie sur Terre — ou bien encore à la formidable richesse des mouvements dont ils sont animés. Les quatre éléments participent à leur formation : l'élément terre dans la formation des grains de poussière, l'élément eau en s'élevant sous forme de vapeur avec l'aide de l'élément chaleur et de l'élément air qui les forment et les poussent. L'eau tombe ensuite des nuages en pluie ou bien en neige, et cette eau n'est absolument plus la même que lorsqu'elle s'éleva de la terre. Elle a en effet été régénérée par les êtres élémentaires et elle en rapporte la bénédiction.

Mais la Terre n'est pas toujours capable de recevoir une telle bénédiction de manière juste. La pluie violente peut raviner le sol, ou s'enfoncer

trop profondément dans le sol à moins qu'il y ait assez d'arbres. Les arbres ralentissent l'écoulement de l'eau [un proverbe dit : « Dans le bois, il pleut toujours deux fois ! *ndt*], la maintenant absorbée dans leurs racines qui s'enfoncent bien plus profondément que celles de l'herbe et des petites plantes, et maintiennent et enrichissent aussi le sol. Des civilisations peuvent être sauvées en plantant des arbres [ceci est plus positif que « Les forêts précèdent les civilisations, les déserts les suivent ! » *ndt*]. Un exemple extraordinaire nous est donné par l'olivier. Les Grecs coupèrent beaucoup trop de ces arbres qui recouvraient les montagnes d'Attique, probablement pour faire du bois de chauffage, des maisons et des bergeries. Platon décrit dans le *Critias* qu'il y avait eut là « de grands arbres cultivés en abondance, et comment les montagnes procuraient la pâture à d'innombrables troupeaux », mais après que les arbres eurent disparus, il y eut une grave érosion, « ainsi ce qui est maintenant resté... comparé à ce qui existait alors est comme les os d'un corps ravagé par la maladie : le sol fertile s'est évanoui, ne laissant apparaître que le squelette du paysage. » J. Sholto Douglas et Robert A. de J. Hart, dans leur important ouvrage, *Forest Farming*, disent, après avoir cité le passage précédent : « Les Athéniens

par conséquent, comme d'autres nations avant eux et depuis, durent faire face au défi d'un paysage érodé... mais, à la différence d'autres peuples qui abandonnèrent simplement leur pays ancestral et migrèrent autre part, les Athéniens firent face audacieusement à ce défi et le surmontèrent. Ils se détournèrent de l'élevage et de la culture des céréales, activités de base de la Grèce de cette époque, et se concentrèrent sur la culture de l'olive et du vin, tous deux peuvent croître en effet et même prospérer sur des pentes dénudées ».

Il y avait de nombreuses collines en Judée, dont le sol aménagé en terrasses permettait la culture des oliviers. Mais le Mont des Oliviers n'avait pas été appelé ainsi sans raison. Il couvre une surface considérable, dont la plus grande partie est en pente raide, entre Jérusalem et les collines désertiques de l'Est. Sans ses terrasses d'oliviers, le désert eût bientôt atteint les remparts de Jérusalem. Par conséquent, il ne s'agit pas simplement du nom d'un lieu, lorsque le Mont des Oliviers est mentionné dans l'Évangile. Il fournit donc un espace protégé et béni pour les grandes actions du Christ. Béthanie, où Lazare fut réveillé de la mort, se trouve sur ses pentes orientales un peu avant la route de Jéricho qui pénètre dans le désert. Sur la pente occidentale du Mont des Oliviers, d'où l'on regarde en direction du Temple,



Jésus donna sa grande instruction sur l'avenir de certains disciples, au commencement de la Semaine sainte. Mais, tout en haut du Mont des Oliviers, 40 jours après Pâques, beaucoup de disciples furent témoins de son ascension dans le royaume des nuées. Le grand médiateur entre Ciel et Terre, entre dans le royaume où les éléments se rencontrent, pour servir d'intermédiaire entre les puissances du Soleil et les nécessités de la Terre. Le « Ciel » dans lequel Christ entre n'est pas quelque part au loin, mais dans l'immense trame spirituelle qui vit et se déroule dans la totalité de l'atmosphère terrestre. Il bénit à présent la vie de chaque région, renforçant et guidant les êtres élémentaires dans leur action pour empêcher la Terre de devenir poussière trop tôt. Depuis les Hauteurs, il envoie à présent ses dons à ses disciples, qu'ils ne peuvent recevoir qu'en endurant le chagrin de ne plus Le voir désormais de la façon dont ils L'avaient vu depuis Pâques. Et soudain, ils reçoivent du réconfort pour le futur. « Alors qu'ils étaient en train de regarder fixement le Ciel où il venait de partir, voici que deux hommes revêtus de robes blanches se tinrent auprès d'eux et dirent, « Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous là à fixer le Ciel ? Ce Jésus qui fut emmené au Ciel devant vous, reviendra de la

même façon que vous le vîtes partir dans le Ciel » ».

Entre l'Ascension et le Dimanche de Pentecôte, de merveilleuses transformations humaines ont lieu. Le cercle des disciples est à nouveau complet; et la famille liée par les liens du sang se rapproche de la famille spirituelle récemment instituée, de sorte que la Mère de Jésus peut être reconnue comme la mère des deux. Parmi ses nombreuses souffrances, il y avait eu celle de l'opposition de ses plus jeunes enfants envers Jésus avant le temps de la Passion. Le destin de l'aîné, « Jacques, le frère du Seigneur », très brièvement signalé seulement dans le Nouveau Testament, a été reconstruit à l'aide des traditions chrétiennes primitives étudiées par Émile Bock. Comme Pierre et Thomas, Jacques eut aussi à traverser une vallée de solitude obscure.

Il fut difficile à Jacques de comprendre Jésus. Jacques était un être profondément religieux, mais il développa et conserva toute sa vie un attachement tout particulier aux enseignements et pratiques antiques des Juifs. Il ne pouvait s'empêcher de considérer les actes de Jésus comme l'expression d'un certain mépris à l'égard de la Loi, ainsi que l'affirmaient aussi Scribes et

Pharisiens. Néanmoins, ce fut une grande douleur pour lui de ne pas être en accord avec Jésus — et sa peine s'accrût alors que la tension montait à Jérusalem. Au moment de la Passion, conformément au récit qui en a été donné par Saint Jérôme, Jacques résolut de jeûner en solitude jusqu'à ce qu'il reçût l'illumination de ce qui s'était produit. À la fin de cette période, Christ ressuscité lui apparut et lui parla ; et il reçut le très grand privilège de célébrer le sacrement de l'Eucharistie en accord avec les instructions du Christ. Ainsi les disciples purent-ils accueillir Jacques, comme par la suite ils accueillirent Paul, comme quelqu'un qu'ils avaient d'abord considéré comme distant, et qui à présent était leur frère. Le sacrement du pain et du vin put être célébré n'importe où sur la Terre [Ceci est merveilleusement confirmé par les Visions d'Anne Catherine Emmerich, *ndt*] à partir du moment de l'Ascension ; car Christ était déjà présent, disposé à répandre ses dons les plus purs sur la Terre. Le pain et le vin transsubstantiés pouvaient être donnés à chaque membre de l'assemblée (des fidèles), comme une semence du corps immortel qui est l'œuvre du Christ.

Un autre don que les disciples purent recevoir après l'Ascension, du fait que la forme visible de leur Seigneur était passée au-delà des limites de leurs perceptions, vint avec l'effusion de l'Esprit

Saint à la Pentecôte. Ils devinrent alors à la fois des individualités et membres d'une communauté à part entière, s'éveillant de la conscience toute particulière qui les avait emplis depuis la nuit précédant le Vendredi saint. Ils purent affronter le monde avec la confiance qu'ils pourraient porter témoignage de la Résurrection et rencontrer de la compréhension partout où les cœurs seraient ouverts.

Après la Pentecôte, l'apparition du Christ ressuscité ne cessa pas complètement. Saul fut un pharisien extrêmement dogmatique, attendant la venue du Messie, condamnant quiconque n'eût pas respecté la Loi Mosaique dans ses moindres prescriptions. Mais après la lapidation d'Étienne, Saul porta en lui une scission de l'âme (il eut le « cœur fendu » ! *ndt*). L'attitude d'Étienne avait resplendi comme celle d'un Ange : il avait pardonné à ses ennemis et il avait vu le Christ dans les Hauteurs, à côté du Père. Il ne fut plus facile, dès lors pour Saul, de penser à lui comme à un blasphémateur. Saul, en route vers Damas pour arrêter tous les chrétiens qu'il pouvait trouver là, avait à quitter une région déserte pour entrer dans la fertilité abondante qui entoure Damas elle-même. En plein midi, au moment où hommes et bêtes ont le plus besoin de l'ombrage protecteur des arbres, Saul eut sa vision du Christ,

indubitablement le Messie, mais un Messie qui a subit la mort et ne condamne pas.

Lorsque Paul quitta Damas, il rechercha la solitude pendant un temps en Arabie, ne retournant à Jérusalem et n'y rencontrant les Chrétiens que trois ans plus tard. Mais il ne s'y attarda pas. Son royaume fut toute la côte de la Méditerranée, le Royaume que Rudolf Steiner caractérisa comme étant celui de l'olivier ; et ses assemblées de fidèles furent principalement rencontrées parmi les Gentils. Lorsque par la suite, la tension éclata au sujet de la Loi Mosaïque entre les Chrétiens Gentils et les assemblées religieuses à Jérusalem, qui conservaient encore la Loi dans son intégrité, ce fut Jacques qui intervint en médiateur discret et qui prononça les mots libérant les Chrétiens Gentils.

**6.**

**La présence du Christ aujourd'hui**

Pendant presque 2000 ans, les visions du Christ ressuscité furent rares. Mais Rudolf Steiner prédit qu'à partir de 1933, la vision de Paul à Damas se renouvellerait pour beaucoup, et de plus en plus à l'avenir. Aujourd'hui, cette promesse s'est réalisée, bien que les exemples, qui sont venus à la connaissance de tous, soient particulièrement rares. Beaucoup de gens ont gardé le silence pendant des années au sujet de cette expérience, ou n'en ont fait part qu'à leurs proches. Des récits rédigés par deux femmes remarquables se firent rapidement connaître. Le mari de Julia de Beausobre, quoique d'ascendance aristocratique, était fonctionnaire lorsqu'il fut arrêté lors d'une purge stalinienne, et emprisonné. Elle aussi fut emprisonnée et laissée dans l'ignorance du sort de son mari. Elle traversa de très grandes souffrances mais pardonna à ses tortionnaires et fut réconfortée par la présence du Christ. Sa vie ultérieure porta le témoignage de l'authenticité de son expérience. La jeune auteure française, Simone Weil, endura de très grandes épreuves après que la France fut défaite dans la seconde Guerre mondiale ; la vision du Christ lui fut accordée aussi. Plus récemment, des récits de beaucoup de gens, la plupart anonymes, furent publiés en Suède et édités avec une très grande délicatesse par deux théologiens suédois, Gunnar Hillerdal et

Berndt Gustafsson. Leur ouvrage fut publié par la suite en Allemagne avec une préface du Dr. Boris Tullander, qui fit référence à ce que Rudolf Steiner avait annoncé. Ces récits nous aident beaucoup à comprendre ce que veut dire Sa « Venue sur les nuées ».

Nous avons vu que les êtres élémentaires se sentent particulièrement chez eux aux frontières des choses — par exemple, entre la terre et l'eau, entre l'eau et l'air et ainsi de suite. Il existe beaucoup d'autres espaces frontières, à la fois dans la nature et dans la vie humaine. Mais ce ne sont pas uniquement les êtres élémentaires qui sont concernés par eux ; Christ lui aussi est à l'œuvre précisément en ces frontières, laissant libre ce qui se trouve de part et d'autre de Lui. C'est surtout lorsque des personnes, qui sont seules et affligées, s'approchent de telles frontières, en nourrissant de profondes inquiétudes au sujet de personnes ou de peuples, ou encore du monde entier, que Christ accorde la vision de Sa présence. Un chapitre de ce recueil suédois décrit des artistes, qui se retrouvèrent, en étant souvent profondément impliqués et préoccupés, à la frontière entre le monde qu'ils percevaient et leur travail. L'un d'eux décrit la voix du Christ qui retentit dans son intériorité profonde et poursuit en disant :



Il ne me donne pas des explications excellentes dans leur teneur au sujet du monde, mais il m'enseigne à comprendre les quatre éléments. Il m'explique l'être de l'eau, du feu, de l'air et de la terre. Il m'a illuminé d'une lumière qui brille intérieurement d'une manière qui la rend inoubliable pour moi... Il m'enseigne à comprendre les couleurs et à lire le langage de la lumière dans le monde des sens. Patiemment et infatigablement, il m'explique tout cela.

Un autre peintre décrit une expérience d'un genre complexe. On devrait peut-être rappeler auparavant que ce qui parvient aux êtres humains depuis le royaume de la réalité spirituelle, ne peut les atteindre que selon des voies qui sont assujetties à leur propre condition et à leur propre expérience antérieure ; quoiqu'il y ait toujours quelque chose de frais, aussi bien que de stupéfiant, dans ce phénomène. Ce peintre avait travaillé à un tableau contenant quelques fleurs et un figuier. Puis il avait remisé cette œuvre inachevée dans une cave, où elle séjourna durant environ vingt ans. Il la ressortit enfin et commença à y retravailler, en y prenant beaucoup d'intérêt. Lorsqu'elle fut terminée, il la posa devant la porte de son balcon, et s'assit sur le divan qui se trouvait au long du mur d'en face.

Alors il me sembla y voir comme les yeux du Christ et ses mains aussi, qui étaient en train de bouger. Les fleurs du jardin prirent vie. Elles étaient devenues des êtres humains entourant le Christ. Puis je vis le Christ se déplacer d'un mouvement ondulatoire d'un bord du tableau à l'autre. Oh, comme il parla ! Mais je ne captai qu'un seul mot : « Gethsémani ». Il y eut un éclair de lumière et Christ disparut dans un manteau de lumière bleue. Marie était assise à sa place, revêtue d'un manteau rouge, tenant un petit enfant dans ses bras. Elle et l'enfant bougèrent. Une voix dit : « Christ est né de nouveau. » Puis, je vis un éclair lumineux et Christ fut de nouveau présent. Il parlait continuellement, je distinguai le mouvement de ses lèvres, mais à présent je fus incapable de saisir une de ses paroles. Tout ceci se répéta à plusieurs reprises. D'abord le Christ, et puis de nouveau Marie avec l'Enfant.

Beaucoup de choses sont remarquables dans ce récit. Il a en commun, avec nombre d'autres récits, le thème du jardin. Christ apparaît sur un arrière-plan d'arbres et de fleurs mouvantes. Parfois, il est vu avec l'expression du visage prenant naissance d'un bouquet de fleurs qui ne s'enracinent pas dans le jardin. L'artiste *voit* ici de manière vivante, mais ne saisit qu'une parole. Le jardin de

Gethsémani est au pied du Mont des Oliviers vers Jérusalem, près du Cédron, un petit ruisseau intermittent. Les éclairs lumineux rappellent les propres mots du Christ selon lesquels à sa Seconde Venue, il brillerait comme des lumières venant d'Est en Ouest. Finalement, il semble que quelques êtres humains dans notre siècle auront, en tant que premiers résultats d'une perception spirituelle qui est en train de se réveiller, une vision de la Mère. L'artiste eut une vision successive dans laquelle un enfant fut aussi concerné. Cette expérience continua de vivre en lui fortement durant de longues années.

Parfois, l'expérience est beaucoup plus simple. Et c'est seulement une vision, parfois seulement un son, souvent les deux. Un retraité fit part aux éditeurs suédois de ce qu'il avait vu, alors qu'il avait vingt-deux ans, environ en 1923. Il venait juste d'en avoir terminé avec son examen de fin d'études. Il tomba malade, et son état menaça ses projets futurs. Il était dépressif et incertain.

Une nuit, je vis le Christ sortir de l'obscurité. Il était saisissant mais étincelait avec douceur. Il se pencha au-dessus de moi et de mon lit. Il ne ressemblait à aucune des images que nous rapportent de Lui la tradition. Ce qui me frappa le plus ce fut le pouvoir de ses yeux, puissance

et douceur [Steiner dit *Mitleid und Kraft*, soit compassion et énergie, *ndt*]. Puis l'image se retira tranquillement dans l'obscurité du côté du mur et disparut. Mais au moment même où il se retira, il y eut une forte mise en garde, que j'interprétei comme : « Cherche-moi ! »

On a peine à croire que les narrateurs de ces récits ne se connaissent pas ou n'avaient lu ce que les autres avaient écrit. Il y a un puissant accord entre eux sur la qualité des yeux du Christ. Ceux-ci sont remplis d'un amour inexprimable. Et ici, nous pouvons jeter un regard en arrière sur un très grand moment de l'histoire de la Chrétienté, lorsque Jean, le disciple que Jésus aimait, fut exilé sur l'île de Patmos et probablement forcé à travailler dans les carrières qui s'y trouvent. Il fut séparé de l'assemblée de disciples pour laquelle il consacrait tous ses soins et, selon toute probabilité, de la Mère de Jésus, avec laquelle il vivait à Éphèse. Il fut « ravi en esprit » un dimanche, quand il entendit derrière lui une voix puissante comme une trompette. Alors qu'il se retournait pour voir la voix qui lui parlait il vit :

... sept pieds de lampe, et au milieu des pieds de lampe quelqu'un comme un fils d'homme, revêtu d'une longue robe avec une ceinture d'or autour de sa poitrine ; sa tête et ses cheveux

avaient la blancheur de la laine, celle de la neige : ses yeux étaient comme une flamme incandescente, ses pieds étaient comme de bronze poli, affiné au four, et sa voix était comme le bruit de grandes eaux ; dans sa main droite, il tenait sept étoiles, de sa bouche jaillissait un épée effilée à double tranchant, et son visage était comme le plein rayonnement du Soleil.

Lorsque je le vis, je tombai comme mort à ses pieds. Mais il étendit sa main droite au-dessus de moi, en disant : « Ne crains pas ! Je suis le premier et l'unique vivant. Je mourus, et voici Je suis vivant pour l'éternité, et J'ai les clefs de la Mort et de l'Hadès... »

(Apo. 1, 12-18)

Le Fils de l'Homme possède neuf attributs, et chaque détails possède une profonde signification. Le quatrième, c'est « ses yeux étaient comme une flamme incandescente ». Les yeux humains sont merveilleusement édifiés « par la lumière pour la lumière » (Goethe, *ndt*), mais il est très difficile de comprendre intellectuellement que des yeux puissent exprimer de la chaleur. Parfois les yeux humains peuvent sembler froidement objectifs ; parfois, ils sont à la fois clairvoyants et chaleureux. Les yeux du Christ Jésus, alors qu'il s'approcha de

la tombe de Jean Lazare, étaient remplis de larmes ; maintenant ils rougeoient, comme une flamme qui voit. Une personne vraiment très seule peut presque perdre sa capacité à regarder les yeux de quelqu'un d'autre en face ; mais les auteurs de ces récits ne semblent pas avoir rencontré de difficulté à rencontrer les yeux du Christ, en dépit du fait que la lumière qui l'entoure soit parfois décrite comme éblouissante. Ils sont disposés à ce que leurs faiblesses soient perçues, et ils savent qu'en cette vision, il n'y a pas de mépris. Rudolf Steiner dit qu'il ne pouvait rien donner de plus profond à un être humain qui est en recherche que ces paroles : « Christ nous voit ».

Un autre récit est donné par une femme qui subit un très grand chagrin, envahissant tout son esprit. C'était une chrétienne traditionnelle, pieuse, habituée à prier chaque matin : « Je te remercie, Dieu, de m'avoir gardée et protégée durant cette nuit ». Mais, pendant cette période difficile, elle se trouva dans l'incapacité de prier à cause de toute la tristesse qui l'envahissait. Un matin, alors qu'elle s'éveillait, elle entendit ces paroles : « Pourquoi ne pries-tu pas ? » Elle ressentit ces paroles comme un éclair de lumière au travers de l'espace. Elle répondit : « Non, je ne peux pas prier maintenant alors que mon esprit est rempli de cette souffrance. » Alors elle entendit clairement ces

paroles : « Suis-je incapable d'être accepté, Moi qui ait ressuscité de la mort ? À chaque fois que la lumière perce l'obscurité, Je ressuscite de nouveau, la Résurrection se produit de nouveau. »

Comment un être humain peut-il faire face à l'éclair lumineux insoutenable d'être complètement dévoilé et connu. L'âme solitaire peut construire un « mur » autour d'elle, formé par le sens de la culpabilité. La conscience de petites et grandes fautes devient en effet une prison. Ces fautes ne souhaitent pas être découvertes et l'âme se dissimule derrière elles. Cela peut se produire déjà à l'adolescence et même avant. Mais *Philia* et *Agape* peuvent tous deux apporter leur contribution à la réalisation d'une percée au travers de ce mur.

Une personne vraiment très seule peut néanmoins avoir de bons amis. Mais l'amitié connaît des vicissitudes. Une difficulté sérieuse peut survenir quand l'ami pose une question à laquelle l'âme solitaire pense qu'il lui est impossible de répondre. Il est difficile pour nous de croire que Christ se préoccupe de nos amitiés ; mais il le fait ! C'est même un des moments caractéristiques, dans les moments d'affliction, à la frontière duquel sa présence peut être ressentie.

Dans l'un des récits, une infirmière, travaillant à l'hôpital lors de l'hiver 1940-41, décrit comment elle avait revu sa ville natale et y avait rencontré une ancienne camarade d'école. Un soir, elles sont assises près du poêle et parlent de Dieu. Son amie la presse de lui dire quelque chose qui renforcerait sa foi.

Je luttai pour trouver les mots, je me penchai en arrière sur ma chaise, et je me sentis très fatiguée. Je ne pouvais pas articuler les mots. Depuis l'obscurité de la salle à manger derrière moi, quelque chose vint. Je sentis comme un feu me traverser. Je ne pouvais plus tourner la tête. Je regardais droit devant moi, à côté de la table. Quelqu'un se tint alors un moment à côté de moi. Je vis, en dépit que mes yeux fussent fixés devant moi, une forme avec une robe aux plis multiples. Ses yeux ! Ils étaient remplis d'amour jaillissant. Son regard était fort, ferme et pénétrant. Quelqu'un resta un moment en face de moi, sur le côté entre mon amie et moi. Mes yeux se remplirent de larmes et je me sentis presque morte. Mais en moi s'agitait une vie chaleureuse.

Son amie est horrifiée, l'appelle de son nom et la prie d'allumer la lumière. Elle reste très bouleversée par ce qui vient d'arriver, et sent



qu'aucune des deux ne devrait parler de cela à personne. Mais l'infirmière fera de ce qui est arrivé le trésor de sa vie. Une communication complète au sujet de cet événement ne semble jamais s'être réalisée entre elles.

Toute rencontre avec d'autres êtres humains, même désagréables, doit être prise très au sérieux et remémorée aussi clairement que possible. C'est un très grand pas vers l'éveil spirituel lorsque nous réalisons que toutes ces rencontres, et ce que nous en faisons par la suite, sont l'affaire du Christ vivant et présent. Au moment du Sermon sur la Montagne, il enseigna à ses disciples : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent. » Cela ne veut pas signifier un amour étriqué et généralisé, mais quelque chose de chaleureux, de défini et d'individuel, qui inclut une volonté de comprendre comment « l'ennemi » est devenu ce qu'il est, et une volonté de foi dans le futur. Beaucoup de choses en nous luttent contre cela. Il y a une expression anglaise très pénétrante à ce sujet : *nursing one's grievances* [« allaiter ses griefs », *ndt*]. Nous prenons ces créatures épineuses dans nos bras et favorisons leur développement. Nous empêcherons l'approche d'autres gens, qui peuvent souhaiter être amicales, en décrivant le comportement de « l'ennemi » dans les moindres détails. Il est aussi parfois

étonnant de constater comment la personne, qui semble si totalement inacceptable dans son comportement à notre égard, est considérée par d'autres gens qui ont à faire avec elle — son épouse, ses enfants, ses associés en affaires, son chien...

C'est la volonté du Christ que nous devrions être attentifs, et dans un certain sens accepter, les pensées et opinions des autres. Chaque opinion à une certaine validité, quoiqu'il puisse être très difficile de le remarquer. Par dessus tout, nous ne devrions pas rejeter des opinions parce qu'elles vont à l'encontre des idées et pratiques généralement admises dans notre milieu.

Christ est le très grand médiateur. Et il ne l'est pas seulement entre les gens, mais aussi entre différents éléments de notre être propre. Nous ne sommes pas seulement ce qu'ont fait de nous les facteurs terrestres de notre hérédité et de notre milieu, mais aussi l'individualité spirituelle unique issue d'autres mondes et d'autres vies, ainsi que nous avons tenté de le voir. C'est particulièrement autour de la vingtaine que peuvent se développer des tensions terribles en nous, entre des éléments éternels et quotidiens, menant parfois à des dépressions dangereuses. Et d'une façon très particulière, Christ cherche à réconcilier ces

éléments dans notre être, de façon à ce que ces deux types d'éléments s'acceptent mutuellement. Nous devons accepter, par exemple, d'être à la fois des hommes d'affaires bien élevés appartenant à une culture spécifique *et* des esprits créatifs appartenant à l'univers.

Cette œuvre du Christ ne concerne pas seulement ceux qui le reconnaissent ou à qui la vue de sa présence est accordée. Au travers de tous les êtres, il œuvre aux frontières ; et au sein de nous, il œuvre à la frontière entre le conscient et l'inconscient. Aucune des formes d'amour n'est entièrement consciente ou inconsciente ; et toutes, y compris *éros*, sont la préoccupation du Christ. Durant le jour nous tentons d'être conscients, aidés par la vie des sens ; dans le sommeil, bien que largement inconscients, des impulsions très vivantes se pressent et remontent en nous, si bien que nous nous sentons souvent très différents au réveil que le soir précédent. Il est donc particulièrement important de voir si les quatre ponts, décrits ici plus avant, sont en bon état avant que nous dormions et après que nous nous éveillons.

C'est à ce moment, et surtout à l'aube, que nous pouvons préparer nos âmes à rencontrer Christ dans sa pleine réalité. Nous ne pouvons pas

provoquer une telle rencontre, mais elle viendra certainement, à une étape de notre long voyage, et nous nous y préparons en étant présents aux frontières de toutes sortes ; frontières qui doivent être traversées, brèches temporelles et spatiales qui doivent, d'une certaine façon, être comblées. La solitude, est le cri qui retentit hors du vide béant d'une telle brèche. Nous savons, et nous avons raison de le penser, que nous avons besoin d'être en affinité spirituelle avec d'autres êtres humains. Mais la solitude peut aussi être pour nous l'opportunité d'admettre notre besoin d'autres sortes de compagnonnage : avec les animaux et les plantes, les êtres élémentaires, les défunts, avec les Anges et la divine Trinité. Le Père œuvre dans nos profondeurs, l'Esprit Saint œuvre dans notre pleine conscience, le Fils se meut et s'insère doucement entre tous les domaines de notre être. Dès que nous sentons que nous sommes appelés à vivre en toutes ces sortes d'amitiés, la solitude commence à se transformer en approfondissement de notre pouvoir d'aimer et en une intensification de notre pouvoir d'apprendre.

## **Bibliographie**

Bock, Émile, *Césars et Apôtres*, Stuttgart 1978 (5<sup>ème</sup> édition).

Burkhard, Ursula, *Karlik, Weissenreifen*, 1986.

Douglas, J; Sholto, & Robert A. de J. Hart, *Forest Framing*, Londres 1984.

Hillerdal, Gunnar & Berndt Gustafsson, *Sie erleben Christus*, Bâles 1979.

Julius F. H., „Nature-Spittits“, Golden Blade 1971, *Londres 1970*.

Lusseyran , Jacques, *And there was Light (Et la lumière fut)*, Boston 1963. Édimbourg 1985.

Mayer, Johannes, & Peter Tradowsky, *Kaspar Hauser, das Kind von Europa (Gaspar Hauser, l'enfant de l'Europe)*, Stuttgart 1984.

Ohnuma, Tadahiro, « Kotodama: The Speech Formation of Japan », *Golden Blade 1984*, Londres 1983.

Steiner Rudolf, *The Gospel of St Luke*, Londres 1964; — *Man as Symphony of the Creative World*, Londres 1970; — *The Spiritual Guidance of Man and Humanity*, New York 1970.

Waterman, Charles (Charles Davy), “Beethoven’s Two Worlds”, *Golden Blade 1970*, Londres 1969.

—

